

Nouveautés

Numéro 143, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

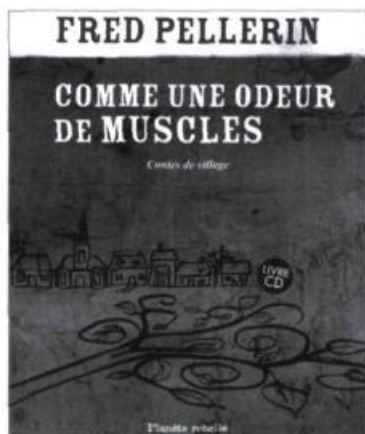
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (143), 4–21.



CONTE

FRED PELLERIN

*Comme une odeur de muscles.**Contes de village*

Planète rebelle, Montréal

2005, 150 p. + CD

(Collection « Paroles »)

Troisième recueil de contes de Fred Pellerin, *Comme une odeur de muscles*. *Contes de village* est divisé en quatre parties (ou chapitres), titrées et numérotées de 0 à 3. Les titres, comme c'est devenu la coutume chez le conteur, sont des jeux de mots : « Dans la prison de l'ombre » (10 contes), « Les sports d'épique » (14 contes), « Le dresseur de vent il » (12 contes) et « L'entraîn à vapeur » (8 contes). Sert de prologue un texte, intitulé « Mise au point », dans lequel le conteur présente son village, Saint-Élie-de-Caxton, en Mauricie, qu'il est en train de mettre sur la carte du Québec,

voire du monde, et quelques-uns de ses habitants, devenus légendaires grâce à lui. En épilogue, il trace le destin de ses deux principaux personnages, sa grand-mère Bernadette, décédée en 1994, une conteuse analphabète, mais douée d'une imagination débordante, avec qui il arpente les rues du village, elle qui lui a légué un lot de contes qu'il a décidé de sauver de l'oubli, et Ésimésac Gélinas, « l'homme le plus fort du monde de Saint-Élie-de-Caxton », mort, lui aussi, « de sa belle mort [...] parce que c'est comme ça. Parce que si on veut devenir une légende, il faut bien mourir » (p. 149).

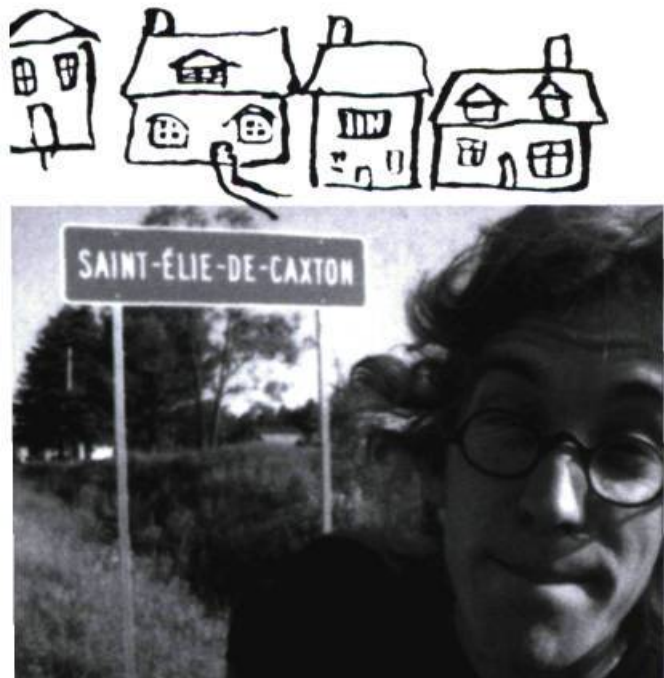
Les exploits de son héros Ésimésac sont presque devenus légendaires. C'est ainsi qu'après avoir délivré du « coude » de l'évier une pétale – « à Saint-Élie-de-Caxton, "la" pétale est d'une féminité qui résiste à toute tentative d'intervention grammairienne » – (p. 40) de rose que la belle Lurette, la fille du forgeron Riopel, héroïne du précédent recueil (*Dans mon village, il y a belle Lurette...*), a laissé échapper, il reçoit la récompense promise : « une large ceinture de cuir » à « la boucle dorée aux reliefs western » sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « L'homme le plus fort du monde de Saint-Élie-de-Caxton » (p. 45). C'est encore lui qui, sur le point de remporter, contre le forgeron Riopel, le tournoi international de dames francophones internationales de dames, le TIDIFFSEDC » (p. 58), surprend son adversaire à manger les pièces par en arrière. Il résiste à la tentation de tuer une mouche, qui le ramène à de meilleurs sentiments envers le forgeron, obéissant à la première promesse faite à sa marraine, de ne pas faire mal à une mouche.

On rencontre encore d'autres marginaux du village, tels le décoiffeur Méo Bellemare, Souris Garand, Brodain Tousseur ou Toussaint Brodeur, c'est selon, brasseur de bière à bibittes, qui fournit au curé la bière de messe, non périssable (p. 97). On découvre l'habileté du forgeron Riopel, l'inventeur des « fers à cheval à talons hauts » (p. 103) et des épingles à linge à serrure pour éviter « les vols répétés de vêtements sur la corde à linge » (p. 104). C'est cette invention que se procure Ésimésac qui provoque une importante sécheresse à Saint-Élie-de-Caxton, qui dura... un été, car le héros a perdu la clé de la serrure, après avoir

suspendu son chapelet à la corde à linge dans l'espoir, selon la croyance populaire, de « s'assurer du beau temps », le lendemain. Heureusement que cette même invention lui permettra, plus tard, de se couvrir de gloire, lors du violent incendie qui menaçait le village après avoir détruit sur son passage les villages des alentours, en parvenant à tourner, grâce à sa force herculéenne, la girouette bien installée sur le toit de l'église paroissiale tout en ordonnant au vent de changer de direction. « Changez de côté, vous vous êtes trompés », le deuxième conseil de sa tante la sorcière. Et le feu prit une autre direction, allant « mourir là où il était né » (p. 121). Ésimésac ne manquera pas de faire confiance au chauffeur de la locomotive, lui qui s'étend avec tous les villageois sur le rail de chemin de fer, sorte de « suicide municipal » pour expier la faute du héros.

Les contes de *Comme une odeur de muscles* sont peut-être moins bien réussis, du moins à mon avis, que ceux des deux recueils précédents, mais ils témoignent de la verve (et du verbe) du conteur qui, encore une fois, puisé dans les annales de son village natal à qui il a su redonner vie en rappelant la simple réalité quotidienne de ses habitants. Il faut certes reconnaître, et c'est bien la magie du conte, que, dans ce village, les habitants ne font pas les choses comme ailleurs.

Comme dans les contes merveilleux, Pellerin ne craint pas les exagérations dans un monde pourtant bien réaliste. Il multiplie les jeux de mots, dont certains sont de véritables trouvailles et prouvent le talent de conteur de ce jeune qui participe avec fougue au renouveau du conte. La grand-mère Bernadette « jouait [du piano] à l'œil » (p. 17), la belle Lurette savait « pleurer à des yeux à la ronde » (p. 39). À la naissance de son fils Ésimésac, son père le prit « sous lui. Sa mère sous ailes » (p. 32), et les deux parents décidèrent alors d'arrêter « la reprocréation » (p. 32). Surtout qu'Ésimésac, né après quinze ans de gestation, était un colosse aux « énormes pieds. Comme une rallonge à ses orteils. Sur la même longueur d'ongle » (p. 37). D'autres jeux de mots sont moins réussis, tirés par les cheveux, tels « les candides dira-t-on » (p. 43), « faire front commun du tour et de la tête » (p. 12), « les curés veillaient aux grains de chapelet » (p. 19), etc. Si



ces jeux de mots provoquent inévitablement le rire, Pellerin, souvent, parvient à susciter la réflexion, quand, par exemple, il ridiculise le recours abusif de la civilisation (soi-disant !) moderne aux sigles et abréviations (p. 58). Il rappelle encore « l'électrification sauvage de nos civilisations » (p. 31). Et grand-mère Bernadette, femme dépareillée s'il en est une, montre qu'il n'est point besoin d'avoir fait de longues et savantes études, voire de savoir lire et écrire, pour laisser sa trace. Quel enseignement elle livre par l'entremise de son petit-fils : « Ma grand-mère, elle était de la race de ceux qui disent qu'il ne faut jamais cogner. Elle allait jusqu'à prétendre qu'il faut éviter tous les coups. Autant pour celui qui frappe que pour celui qui se fait frapper. Dans sa bouche, ça se prononçait comme un proverbe. Que le trou souffre autant que le clou. C'était sa manière de pratiquer. Les arts marteaux » (p. 86). Quant aux trois conseils que reçoit Ésimésac, ils sont de véritables leçons de sagesse.

Comme une odeur de muscles est un recueil à lire, à écouter, à rire et à méditer.

AURÉLIEN BOIVIN

CORRESPONDANCE

HECTOR BIANCIOTTI
et BENOÎT LOBET

Lettres à un ami prêtre, 1989-1994

Préface de René de Ceccaty

Gallimard, Paris, 2006, 169 pages

Voilà un livre qui peut fortement agacer ou enchanter. Agacer, parce qu'il est empreint d'une suée pseudo-religieuse de la part de Bianciotti, écrivain d'origine argentine qui a fait sa fortune en France, plus particulièrement comme lecteur chez Gallimard (il est membre de l'Académie française) et comme écrivain. Enchanter, parce que dans cet échange de lettres avec un prêtre dont la foi n'est jamais inébranlable la langue est un pur délice.

Il m'a agacé, je l'avoue. D'abord, parce que la préface de Ceccaty est démesurée, reprenant le cheminement des deux signataires du livre ; elle occupe presque un quart du texte. Déjà, elle donne le ton de cette publication, elle en fait le résumé et l'explique : ce « livre » est le fruit d'une étroite collaboration entre gens du même milieu qui se connaissent depuis longtemps, avec leurs amis communs.

Ils se côtoient, se frôlent, se frottent et se grattent mutuellement. Le centre est, bien entendu, Bianciotti, qui ne parle que de lui-même, qui ne sait parler que de lui-même. Il parle bien, très bien même, dans ses trois tomes consacrées à son autobiographie, où il étale ses origines, sa vocation manquée, son rejet du pays natal, son homosexualité, ses morts. En somme, il s'agit d'un écrivain qui aurait pu être l'acteur ne sachant que jouer son propre rôle. Quand Bianciotti doute d'une possible (re)conversion, il se fait si suave qu'il frôle la mièvrerie, contrastant fortement avec le sérieux de Lobet qui, lui, se pose sans cesse des questions quant à ses travaux et à son rôle dans le monde.

Quelques lettres valent la peine d'être retenues (surtout celles de l'année 1992). Le reste est souvent constitué de notes brèves sans importance – qui a rencontré qui, les compliments superbement tournés que l'un fait à l'autre, des rencontres, des soupers. Un livre superflu qui remettra Bianciotti dans la bouche des critiques pour un temps, alors qu'elle sait déjà tout de lui. Dommage aussi que quelqu'un du calibre de Ceccaty ait prêté son nom à cette publication !

HANS-JÜRGEN GREIF

MAUD GOULET

Maman ? C'est le printemps

Les Éditions du chevalier de saint œil,

Montréal, 2006, 114 pages

Premier ouvrage de Maud Goulet, rédigé en 2002, dix ans après la mort de sa mère, emportée par le cancer, *Maman ? C'est le printemps* est constitué de vingt lettres qui évoquent le trou béant qu'a provoqué chez l'auteure cette difficile séparation. Pour vivre son deuil, l'épistolaire rappelle une série de souvenirs qui l'unissent à celle qu'elle a aimée plus que tout au monde, dévoilant, au fil des missives, qu'elle n'a jamais envoyées, quelques secrets qu'elle n'a jamais dévoilés. Ces lettres s'échelonnent sur cinq printemps, la saison préférée de la mère, artiste peintre qui a traduit non sans émotion les paysages de son coin de pays, qu'elle a habité les dernières années de sa vie, le village de Saint-Ours sur les bords enchanteurs du Richelieu. Dans chacune d'entre elles, un souvenir précis, presque toujours relié à la mère, sinon aux siens et à son environnement, alimente le récit, car ces lettres, non datées et portant tous un titre, pourraient

être classées dans la catégorie récit. Ces souvenirs, teintés de mélancolie, de nostalgie, ne sont jamais larmoyants. Ils sont évoqués pour que l'auteure, tout comme ses lecteurs, retrouve le calme après la tempête, celle que provoque inévitablement la perte d'un être cher, et pour que les morts retrouvent, eux, la paix.

Écrites dans une langue agréable qui tâte souvent de la poésie, ces lettres parviennent à susciter l'émotion, à éveiller les sentiments. Quelques anacoluthes déparent toutefois le texte qu'un bon correcteur aurait dû corriger. Voilà qui peut en déranger quelques-uns et qui brise le rythme. Mais cela ne veut toutefois pas dire que le livre ne vaut pas le détour, surtout qu'il est bien emballé, recouvert d'une enveloppe cartonnée jaune avec apposition d'un sceau en cire, comme on le faisait quand la correspondance était le seul moyen de rejoindre parents, amis, confidents..., amants ou maîtresses.

AURÉLIEN BOIVIN

DICTIONNAIRE

PIERRE HÉBERT, YVES LEVER
et KENNETH LANDRY

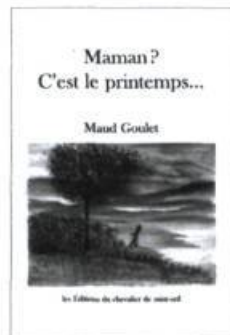
Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma

Montréal, Fides

2006, 717 pages

Pierre Hébert est reconnu comme étant probablement le chef de file de l'histoire de la censure au Québec. Professeur titulaire à l'Université de Sherbrooke, il s'est entouré de Kenneth Landry (chercheur à La Vie littéraire au Québec, rattaché au CRILCQ de l'Université Laval) et de Yves Lever (historien du cinéma et professeur au cégep Ahuntsic) pour cette entreprise grandiose que constitue la réalisation d'un *Dictionnaire de la censure au Québec*.

L'ouvrage est impressionnant. On y relève non seulement des œuvres littéraires et cinématographiques, mais aussi des personnages, connus ou moins connus, qui ont eux-mêmes sévi (c'est le cas d'Adélard Harbour, curé montréalais engagé dans la censure du cinéma pendant une trentaine d'années) ou qui ont été victimes de la censure (c'est le cas, bien sûr, d'Albert Laberge, auteur de *La Scouine* et de Rodolphe Girard, auteur de *Marie Calumet*). Il ne faut toutefois pas croire que ce dictionnaire se contente



de recenser que les cas célèbres et largement documentés, et c'est là que réside le tour de force des auteurs : le dictionnaire évoque des personnages, réels ou fictifs, et des œuvres de l'art universel (et non pas que québécois) qui ont marqué l'histoire de la censure en nos murs. Ainsi le lecteur pourra connaître le père Louis-Marie Régis, signataire d'un rapport qui préconise l'abolition de la censure au Québec, ou encore Louis Boyer, dont le rapport conteste, dès 1927, une partie de la censure, mais aussi *Rashomon*, le film de Kurasawa, ou *Gone With the Wind*, l'adaptation cinématographique du roman de Margaret Mitchell, dont la dernière réplique de Rhett Butler est éliminée de la version finale. On trouve également dans l'ouvrage des entrées intitulées « Régie du cinéma du Québec », « Liberté de presse », « Édition », « Droit d'auteur et liberté d'expression », etc., aussi bien que des tableaux faisant état des critères de censure des régies québécoise et américaine du cinéma.

L'ouvrage est parcouru d'images de toutes sortes (gravures, caricatures – entre autres celle d'Anastasia, vieille dame qui symbolise de manière allégorique la censure, armée de ses grands ciseaux –, coupures de journaux, reproductions de journaux séculaires, etc.). Le lecteur

s'étonnera de trouver des paroles de chansons et même des partitions musicales dans ce dictionnaire !

Bref, le *Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma* est un ouvrage phare qui complète magnifiquement les recherches déjà publiées par Hébert (notamment *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié, 1625-1919*) et que le lecteur pourra marier au numéro 120 de *Québec français* consacré à la censure – numéro auquel participait justement Hébert, à l'hiver 2001.

STEVE LAFLAMME

ESSAI

NORMAND BAILLARGEON

Écrits dans la marge.

Réflexions libres et libertaires

Éditions Trois-Pistoles, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, 2006, 331 pages

Professeur au Département d'éducation et de pédagogie de l'UQAM (Fondements et organisation de l'éducation), Normand Baillargeon est certainement l'un de nos penseurs les plus pertinents : son intérêt pour l'éducation s'inscrit dans une réflexion globale sur la société, dont il a une vision progressiste non sectaire, ce qui n'est pas si courant. Toujours critique envers ceux qu'il considère comme ses alliés naturels dans les combats et projets auxquels il adhère (les groupes de gauche, les syndicats, etc.), il exprime une pensée qui privilégie la clarté au jargon. Dans son dernier livre, *Écrits dans la marge*, Baillargeon réunit des textes publiés au cours des dernières années dans différents médias, tels *Possibles*, *Le Devoir*, *Le Taon dans la cité*, mais surtout dans les imprimés *Le Couac* et *À bâbord*, auxquels il collabore régulièrement, et sur le site Internet *AO Espace de la parole* (média alternatif qui n'est malheureusement plus accessible).

Le recueil d'essais de Baillargeon est divisé en six sections qui constituent autant de champs d'intérêt, les uns se nourrissant volontiers des autres : « Éléments d'économie politique des médias », « Vers une économie participaliste », « Perspectives philosophiques sur l'éducation », « Quelques problèmes et enjeux actuels en éducation », « Argumentaires pacifistes » et « Lectures pour tous ». On y trouvera l'essentiel de la pensée de Baillargeon : ardent promoteur de la démocratie participative et de l'économie participaliste

(écopar), il ira plus spontanément à Porto Alegre que du côté de Davos ! Il s'inquiète de l'unanimité des médias, de l'information déficiente, de la violence issue de la politique (américaine, en particulier), de l'injustice sociale toujours criante ; il croit que les syndicats tardent trop à repenser leurs stratégies, à réinventer leur mission ; il considère que nous devons tirer des leçons de l'imposition de l'approche par compétence, s'étonne de la domination d'une approche constructiviste qui lui semble peu... constructive, ou se désole que l'université soit « devenue l'instance de production des sornettes pédagogiques et d'autres délires qui interdisent de penser l'éducation » (p. 240). Disciple de Noam Chomsky, l'auteur du *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* (2005) se révèle dans ce livre un ardent défenseur d'une éducation libérale, c'est-à-dire une éducation qui cherche « à libérer de l'ignorance et de la superstition, à soustraire à la contingence du présent et du particulier [et qui] accorde pour cela une place prépondérante au développement de la pensée rationnelle » (p. 169). Assurément, *Écrits dans la marge* est un livre à mettre entre toutes les mains, surtout celles qui tremblent à l'idée désormais saugrenue d'enseigner des savoirs.

GILLES PERRON

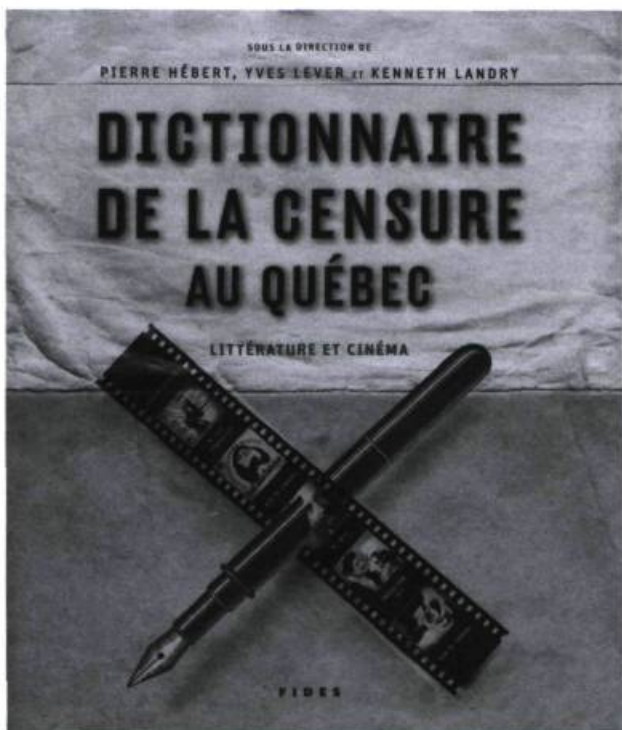
JACQUES CÔTÉ

Salut l'indépendance!

Québec, Les éditions du Québécois

2006, 158 pages

Jacques Côté s'est fait connaître ces dernières années en tant que romancier rattaché au polar. Ses romans *Le rouge idéal* (2002) et *La rive noire* (2005), publiés chez Alire, ont fait un tabac dans le domaine de la littérature policière – le premier méritant le prix Arthur-Ellis du meilleur polar francophone au Canada –, tout comme son ouvrage intitulé *Wilfrid Derome. Expert en homicides*, publié chez Boréal et récipiendaire du Grand Prix La Presse de la biographie. Ce que peu de gens savent de Côté, toutefois, c'est son engagement et sa fougue quand vient le temps d'aborder la cause nationaliste. Ainsi les éditions du Québécois publient *Salut l'indépendance!*, un recueil de 41 textes sociopolitiques publiés dans les journaux, ou censurés, ou encore laissés pour compte par l'auteur lui-même dans des fonds de tiroirs.



Les textes de Côté – très courts pour la plupart – traitent, bien entendu, de la question nationale, du scandale des commandites, de la propagande fédéraliste (pour reprendre l'expression chère à l'auteur), des Fédérales de 2006, mais aussi de sujets indirectement liés à la souveraineté ou simplement en marge de la dominante du recueil. Ainsi l'auteur traite entre autres de l'élection d'André Arthur lors des Fédérales de janvier 2006, du racisme, dont celui de Don Cherry (qui en prend pour son rhume dans cet ouvrage !) et de Sean Avery, hockeyeur de la LNH, mais aussi de la situation de la Pologne au début des années 1980, Côté écrivant depuis le pays bouleversé.

L'aspect le plus intéressant de ce recueil est sans doute le caractère polymorphe des essais qu'il recèle. Se succèdent lettres d'opinion, extraits de correspondance personnelle, récits de voyage, entrevue (avec Pierre Falardeau), discours d'inauguration des éditions du Québécois et textes de fiction. Le texte dans lequel Côté relate sa rencontre avec le père Morissette (un ami de Jack Kerouac), à Lowell, au Massachusetts, est des plus émouvants.

Si l'on peut certes être en désaccord avec certaines des opinions que véhicule l'auteur, vu que ses textes sont davantage inoculés d'une argumentation plus émotive que factuelle, il faut souligner le caractère particulièrement caustique de sa plume, l'ironie et le sarcasme parcourant le recueil de part en part. Il est dommage, toutefois, que quelques erreurs factuelles ou interprétatives édulcorent quelques-uns des textes, entre autres « Ondes sales sur la ville », où il est question principalement d'André Arthur et de Jeff Fillion, texte dans lequel l'auteur omet d'enrober certaines de ses affirmations du contexte auquel il fait référence, ou encore de « La soirée du racisme », où l'auteur confond malheureusement des joueurs de la LNH et les équipes auxquelles ils appartiennent.

Du reste, *Salut l'indépendance !* est une œuvre que tout souverainiste intéressé espérera trouver dans le premier tiroir de chacune des chambres d'hôtel où il créchera !

STEVE LAFLAMME

ÉTUDE

PATRICK ROY et SERGE LACASSE [dir.]

Groove. Enquête sur les phénomènes musicaux contemporains

Les Presses de l'Université Laval, Québec 2006, 190 pages

Roger Chamberland est mort depuis déjà trois ans. Les lecteurs de *Québec français* se souviennent de ses éditoriaux et de ses chroniques sur la chanson, et savent ce que la revue doit à son regretté directeur. Mais hors des cercles universitaires, on connaît moins sa contribution à la recherche sur les phénomènes marginaux en littérature, en particulier sur les genres musicaux alternatifs et sur le vidéoclip. Au moment de son décès, il dirigeait un projet de recherche, à l'Université Laval, dont l'acronyme GROOVE (Groupe de recherche et observatoire de l'objet vidéoclip et de son esthétique) est en lui-même porteur de l'énergie qui caractérisait Roger et son groupe, mais surtout de sa volonté à forcer le mouvement dans un milieu littéraire qui, parfois, aurait tendance à préférer les certitudes du passé à la mouvance du présent. Patrick Roy, collaborateur de Roger au projet Groove, et Serge Lacasse, professeur à la Faculté de musique, ont réuni les textes présentés ici, pour en faire des « Mélanges à la mémoire de Roger Chamberland ».

Des douze textes, deux sont signés par Roger, ouvrant et fermant le recueil, perpétuant ainsi sa présence et le ramenant à la vie le temps d'une lecture. Son premier texte, « Le paradoxe culturel du rap québécois », montre si besoin était quel spécialiste nous avons perdu : le texte est une synthèse fort éclairante de la musique rap et de la culture hip hop, de ses origines noires américaines à son appropriation problématique par des groupes métissés ou entièrement blancs. Le dernier texte, « Espace musical, espace érotique », est pour sa part un article que son auteur n'a pas eu le temps de retoucher, mais qui, dans sa forme inachevée, amène une réflexion pertinente sur les divers liens entre musique et érotisme, qui passent entre autres par la représentation du corps, par le geste scénique, mais aussi par la musique dans l'expression amplifiée de ses sonorités.

Les autres textes sont regroupés en deux parties : la première est moins axée

sur la musique, elle est plus théorique, parlant d'art, de modernité et de post-modernité, voire d'hypermodernité. La seconde est plus conforme au programme annoncé par le livre, mettant l'accent sur des artistes, groupes ou phénomènes musicaux : Radiohead, Fischerspooner, Michel Louvain, le punk et la culture hip hop, ce dernier en écho au texte de Roger. De la première partie, on retiendra en particulier les propos de Richard Shusterman (« Le divertissement : une question pour l'esthétique »), qui propose une vision positive de l'art populaire, rejetant l'expression « culture de masse » comme trop marquée idéologiquement, et, surtout, associant volontiers, dans son approche théorique, plaisir et esthétique. Dans la seconde partie, les textes les plus convaincants sont ceux de Patrick Roy (« Radiohead ou l'évidement progressif du réel ») et Nancy Jolicœur (« Le punk : de la révolte à la ritualisation »), associés de la première heure au Groove.

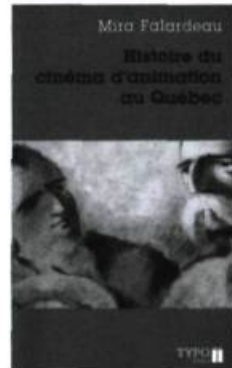
On peut lire *Groove. Enquête sur les phénomènes musicaux contemporains* par nostalgie, pour se retrouver dans l'univers familier d'un ami, d'un collègue, d'un compagnon décédé trop tôt. Mais on le lira surtout, sans connaître celui à qui l'ouvrage est dédié, si on s'intéresse à ces « phénomènes musicaux contemporains », pour mieux les connaître et les comprendre. Et l'intérêt qu'on y aura pris ne pourra que confirmer toute la pertinence de la voie/voix qu'il aura tracée.

GILLES PERRON

MIRA FALARDEAU *Histoire du cinéma d'animation au Québec*

Éditions Typo, Montréal 2006, 191 pages

Dans cet essai, Mira Falardeau propose une riche synthèse du vaste et méconnu domaine du cinéma d'animation québécois, comme l'indique le titre) mais plus encore du cinéma nord-américain. Car en voulant retracer l'histoire du cinéma d'animation depuis ses débuts, l'auteure pouvait difficilement éviter de faire mention des diverses découvertes techniques qui ont permis la venue du film animé, quelle que soit leur origine. De plus, elle n'ignore jamais les cinémas canadien ou étatsunien ; le travail des créateurs québécois en cinéma d'animation n'a d'ailleurs jamais été totalement indépendant de la production étrangère.



L'un des objectifs de Falardeau est visiblement d'offrir une vue d'ensemble qui soit à la fois complète et claire. En effet, elle est attentive à la fois à la technique et au contenu des films, aux contextes de production, bref, à l'évolution du film d'animation dans toutes ses dimensions. De nombreuses illustrations viennent ponctuer la description faite de certains films ou de techniques et machines utilisées lors de la création (table d'animation, banc-titre). En outre, l'approche à la fois historique et pédagogique permet de réellement comprendre les enjeux du développement de ce genre cinématographique et les motivations des créateurs à travers les époques. De l'inventeur du dessin animé, Émile Reynaud, et son Théâtre optique (fin XIX^e siècle), jusqu'aux créateurs contemporains, en passant par un innovateur québécois important, Raoul Barré (1874-1932), le génial canadien d'origine écossaise Norman McLaren (1914-1987), Evelyn Lambart et, bien sûr, l'Office national du film (ONF), qui constitue la fondation du cinéma d'animation au Canada et qui conserve encore une notoriété importante à l'international, la densité du portrait impressionne. À travers ce récit historique, les diverses techniques d'animation et de dessin sont elles aussi décrites : perforation, grattage ou peinture sur pellicule, dessin, papier découpé, photo-animation, sable peint sur plaque de verre, pixillation, incrustation, animation d'objets et de matières variés (marionnettes, sable, écran d'épingles), infographie et animation 3D, etc. Ces techniques témoignent de la vivacité, de l'inventivité et de l'audace des créateurs de ce cinéma aux voies d'expérimentation inépuisables et dont on connaît généralement assez mal la diversité.

GABRIEL LAVERDIÈRE

JOHANNE LACROIX
et SUZANNE POULIOT

Michèle Marineau

Éditions David, Ottawa

2005, 243 pages

(Coll. « Voix didactiques – Auteurs »)

Paru dans une collection qui permet une étude d'œuvres et d'auteurs d'ici et d'ailleurs, ce livre offre une lecture analytique de deux romans pour adolescents de Michèle Marineau, en l'occurrence *La route de Chlifa* et *Rouge poison*. L'ouvrage comprend d'abord une biogra-

phie de Marineau, qui mise surtout sur sa carrière prolifique d'auteure, mais aussi de traductrice, sans négliger les nombreux prix et reconnaissances reçus. L'analyse comprend deux parties. Une première est consacrée à l'étude en trois temps des deux romans. On y retrouve un portrait détaillé de l'espace, du temps et des personnages des deux œuvres, une mise en lumière des différents thèmes abordés, puis des modalités et formes du récit. Des pistes de réflexion font suite à l'analyse et invitent à approfondir la lecture des œuvres. La deuxième partie de l'ouvrage consiste en un dossier comprenant une entrevue avec l'auteure étudiée, un résumé des principaux événements historiques qui parcourent *La route de Chlifa*, une bibliographie d'essais, d'articles qui abordent la question du Liban en plus d'une bibliographie de différents titres de romans, de films qui se rapportent à ce pays. Quoiqu'un peu moins substantiel, un dossier similaire est offert pour ce qui est du roman *Rouge poison*. Différents titres de romans policiers, d'articles et d'essais portant sur ce type de récit sont mis en bibliographie.

L'ouvrage est, à n'en pas douter, une source pertinente pour quiconque veut approfondir l'étude de ces deux romans de Marineau. Bien ficelé, bien argumenté et présenté de façon concise, ce travail de recherche offre une vue d'ensemble des deux titres et permet une lecture ouverte des œuvres. En fait, les auteurs proposent ici des pistes de réflexion en exposant les principales caractéristiques qui fondent les romans. Plus encore, la qualité du travail de Lacroix et Pouliot réside aussi dans la rigueur de l'écriture et de l'argumentation. Le ton, la manière et l'esprit scientifique des auteurs permettent une compréhension efficace de l'étude. Il s'agit là d'un travail pertinent et utile qui saura intéresser autant les professeurs que les étudiants avides de travailler ou de découvrir la littérature pour la jeunesse et, de surcroît, une auteure importante. Cinquième titre de la collection « Voix didactiques – Auteurs », cet ouvrage ne fait que susciter le désir d'en voir publier d'autres.

MARIE FRADETTE

HISTOIRE

CAMILLE LAVERDIÈRE

Le Sieur de Roberval

Éditions JCL, Chicoutimi

2005, 158 pages

C'est par une enquête historique touffue que Camille Laverdière, géographe émérite, se frotte à une légende de notre histoire : le Sieur de Roberval.

À l'aube de la vingtaine, Jean-François de LaRocque, seigneur de Roberval et de bon nombre d'autres contrées de France, croule sous le poids de ses dettes. Il mène une vie mondaine où le faste de la cour du roi François I^{er} lui fait oublier ses obligations. On saisit ses possessions. C'est lorsque la France se lance dans les Grandes Explorations que la curiosité de Roberval est piquée. Elle le sera d'autant plus au retour de l'explorateur malouin Jacques Cartier en France. En fait, le seigneur déchu y voit une occasion de regarnir sa bourse. L'évocation de pierres précieuses et du mystérieux royaume du Saguenay suffit à le convaincre. Il sera du troisième voyage et le roi le nommera amiral de navigation, supérieur de Cartier. Cependant, cette expédition sera tissée de malchance et de désillusion. Là s'achèvent les rêves de Roberval en Amérique.

Le Sieur de Roberval est certes un ouvrage historique intéressant par le large éventail de notions abordées : les coutumes amérindiennes, la cour du roi, la généalogie de Roberval, le calvinisme. La colonisation du Saguenay et le baptême du canton de Roberval sont aussi passés au peigne fin. Cependant, ces explications provoquent quelques ellipses dans la narration de l'histoire de Roberval. Sans compter que, sur la totalité de l'ouvrage, le sieur s'efface presque devant Cartier. Bien qu'on apprenne que c'est par manque de sources historiques, le lecteur reste sur sa faim. Cet état des faits dépeint Roberval comme un opportuniste plutôt qu'un réel explorateur. La désillusion est totale.

Néanmoins, l'ouvrage de Laverdière laisse deviner un message : à défaut d'avoir trouvé des diamants et un royaume inconnu, Cartier et Roberval ont découvert en terre d'Amérique un continent neuf regorgeant de matières premières, idéal pour une métropole en mal de ressources.

ARIANE OUIMET

NOUVELLE

ROMAIN GARY

L'orage

L'Herne, Paris
2005, 215 pages

Romain Gary

L'Herne, Paris
2005, 362 pages

(coll. « Les Cahiers de l'Herne », n° 85)

Le plus grand plaisir du lecteur de *L'orage*, ce sera de se replonger dans l'univers de Romain Gary, décédé depuis déjà plus de 25 ans. Ce recueil de nouvelles comprend deux inédits et cinq autres récits-nouvelles publiés dans des revues ou des bulletins divers et qui n'avaient jamais été repris en volume. Comme le souligne Éric Neuhoﬀ dans l'avant-propos, on « y voit un univers en formation », avec des textes écrits entre 1935 et 1974. On lira donc avec une certaine émotion la nouvelle éponyme, dont Gary avait déjà magnifiquement raconté, dans *La promesse de l'aube*, à quel point ce premier texte publié dans *Gringoire* en 1935 avait permis à sa mère de triompher : son fils était enfin l'écrivain qu'elle avait tant rêvé ! Dans cette nouvelle, comme dans celle qu'il publie quelques mois plus tard dans la même revue (« Une petite femme »), on reconnaît, à travers les maladresses du jeune homme, le sens de la dérision et de la fatalité qui fera le génie de l'auteur. L'amour et la mort y sont intimement liés, le tragique du premier conduisant souvent à la seconde. Dans le recueil, quelques courts textes rappellent son passé d'aviateur et de combattant de la France libre, mais ce sont surtout les deux plus longs

textes, « À bout de souffle » et « Le Grec », qui retiennent l'attention, leur rédaction plus récente (fin des années 1960) nous laissant voir un Gary en pleine possession de son art. Autre curiosité : ces deux textes (qui étaient plutôt des ébauches de romans que des nouvelles) sont des traductions faites à partir de tapuscrits en anglais (langue que l'auteur maîtrisait parfaitement, lui qui a écrit parfois en anglais avant de se traduire lui-même : *Lady L*, *Adieu Gary Cooper*). Ces derniers textes devaient être publiés dans le « Cahier de l'Herne » consacré à Romain Gary, avant que l'éditeur ne se ravise pour les inclure dans *L'orage*.

Ce « Cahier Romain Gary », comme tous ceux de la collection, constitue une somme incontournable pour qui s'intéresse à l'œuvre essentielle de l'auteur de *La vie devant soi*. On peut y lire une trentaine de textes écrits par des exégètes (Jean-Marie Catonné, Nancy Huston, etc.) ou des compagnons de route (Paul Pavlowitch – le neveu qui a joué le rôle d'AJar, François Bondy, etc.) de l'auteur. Également, sept entretiens avec la vedette du « Cahier », et une série de textes de Gary lui-même (des préfaces à ses livres, mais surtout des articles parus dans diverses revues) nous permettent de mieux connaître l'homme et l'œuvre. On le voit, il y a là tout ce qu'il faut pour que le lecteur de Gary puisse trouver matière à réflexion en naviguant entre les analyses de textes, les témoignages et les propos de l'auteur lui-même. Rappelons tout de même que les « Cahiers de l'Herne » ne sont pas accessibles à toutes les bourses ; il en coûte 98 \$ pour se procurer celui-ci. Mais ce pourrait être une bonne idée que de le faire acheter par la bibliothèque que vous fréquentez.

GILLES PERRON

ROGER GRENIER

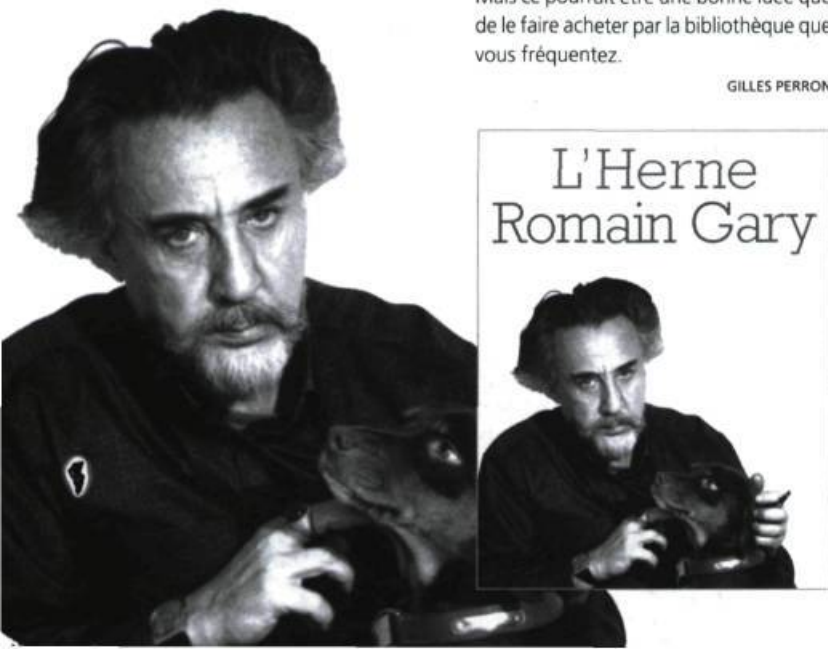
Le temps des séparations

Gallimard, Paris, 2006, 151 pages

Après dix recueils de nouvelles, autant de romans, des essais, des *coffee table books* luxueux sur la photographie, des entrevues, voilà que Roger Grenier nous revient, à 87 ans, avec dix nouvelles de son cru, écrites dans son style inimitable et enchâssées dans cette langue qui décrit doucement des horreurs aussi bien que des choses drôles. Il y en a pour tous les goûts, et toujours il s'agit de personnages quelque peu extravagants : un homme part à Clermont-Ferrand pour y retrouver celle qu'il considère déjà (presque) comme sa femme et constate qu'elle s'est consolée auprès d'un autre ; un adolescent s'éprend d'une violoniste pour la découvrir dans les bras de sa mère ; un acteur se révèle en vélo-taxi ; un vacher se fait fraudeur ; la fille d'un producteur de cinéma déroule ses amours ; une femme, amoureuse d'un architecte marié, épouse le cousin de ce dernier, une brute, rien que pour assister à la mort de l'homme désiré ; un autre sauve l'ex-mari de sa voisine d'un ascenseur bloqué ; une journaliste mise au rancart craque lors de la rédaction de l'article nécrologique pour Cocteau, mort le même jour que Piaf ; à l'urgence, un blessé à l'œil et rendu aveugle pendant que le médecin fait ses points de suture, assiste à une idylle naissante entre l'infirmière aimée et le docteur ; un homme silencieux emportera dans la tombe son dégoût du monde.

Voilà pour le contenu de la série, placée sous le signe de la séparation : vous trouverez sans doute de quoi vous amuser ou relever des parallèles avec votre entourage. Comme toujours, on n'aime guère chacun des sujets, mais là n'est pas l'intérêt de la lecture du livre. Il s'agit d'exercices brillants, dans la tradition de la nouvelle maupassantienne, avec le personnage central campé rapidement, puis l'événement préparé soigneusement, avec une chute brusque, parfois déroutante. Des vies, des tranches de vie, réduites au strict nécessaire et laissant entrevoir les abîmes desquels elles émergent. Si vous aimez la nouvelle « classique », plaisir assuré.

HANS-JÜRGEN GREIF



NICOLE RICHARD

Intra-muros

L'instant même, Québec

2006, 93 pages

Avec *Intra-muros*, la poète Nicole Richard propose à ses lecteurs un premier recueil de nouvelles où les textes, à la fois autonomes et interdépendants, forment un univers cohérent. Les personnages vivent dans un asile psychiatrique et, à tour de rôle, parlent d'eux ou des autres, sur un mode le plus souvent tragique. Ils sont angoissés, suicidaires, violents, vivent avec difficulté leurs relations avec les autres. Sortir est pour eux une aventure peu souhaitable: le narrateur de la nouvelle « Exit », aussitôt dehors, se sent menacé et mord violemment un homme dans le métro; celui de « Un séjour », à qui l'on accorde un congé pour la fin de semaine, ne mettra même pas le nez dehors, incapable de s'imaginer hors les murs. Ce qui n'empêche pas ce dernier de s'inventer un séjour à l'extérieur, pour répondre à la curiosité de ceux qui en rêvent, sans pour autant souhaiter y être vraiment. Pour d'autres encore, le dehors n'existe même pas, leur espace mental se limitant à la géographie asilaire.

Le recueil de Richard est divisé en deux parties, « Intrusion » et « Impasse », titres qui constituent tout l'univers des aliénés qu'elle y fait vivre: chacun tente de résister aux intrusions mentales des autres, celles du personnel soignant, mais aussi celles des compagnons d'internement. Et pour chacun, il ne semble pas y avoir d'issue au mal-être qui les a sans doute conduits en ce lieu rassurant (par ses limites bien déterminées) et qui pourtant semble nourrir la névrose bien particulière de chacun. L'asile devient alors, plutôt qu'un lieu de guérison, la confirmation du point de non-retour atteint par les personnages internés, pour qui « [à] l'intérieur des murs, la destruction est inhérente à la vie » (« Le monolithe », p. 90).

De ce sombre univers, pourtant, surgit une certaine légèreté, un humour plutôt noir (évidemment), qui émane de l'écriture parfaitement maîtrisée de Nicole Richard. Les textes sont courts (23 nouvelles en moins de cent pages), toujours à la première personne, et d'emblée situent le lecteur dans le monde, réel ou fabulé, d'un personnage narrateur qui change d'une nouvelle à l'autre. *Intra-muros* est

donc, et c'est là sa grande qualité, un recueil à la fois plaisant et troublant.

GILLES PERRON

HÉLÈNE ROBITAILLE

Les cigales en hiver

L'instant même, Québec

2006, 132 pages

Affamées de contact humain, *Les cigales en hiver* grattent à la porte du monde. Ce premier recueil d'Hélène Robitaille compte sept nouvelles. La fillette de la première vit seule avec son père, physiquement présent mais souvent parti pour de longs voyages éthyliques. Grâce à leur voisin Daniel, un poète, le père finira par êtreindre sa fille, ce dont elle manquait cruellement mais qu'elle n'arrivait plus à espérer. Dans « Mon Acadienne », une longue nouvelle de 40 pages, une femme prénommée Hélène raconte son amitié ambiguë avec Gabrielle, ronde et généreuse, dont la mère se meurt. Elle sera témoin des derniers instants de la vieille femme ainsi que de l'ultime étreinte entre une mère et sa fille. Les protagonistes des autres textes qui garnissent le bouquet de l'auteure sont aussi émouvants: par manque de contact humain, une solitaire se laisse faire l'amour par un aveugle rencontré dans un parc, comme par d'autres avant lui; un jeune prêtre veille au presbytère son prédécesseur paralysé; un vieillard que la laideur a gardé loin des femmes s'éteint paisiblement à travers ses souvenirs d'enfance; le fantôme d'une femme évoque sa rencontre avec celle qui devint sa compagne; enfin, une autre se rappelle sa mère décédée.

Les personnages d'Hélène Robitaille sont enfermés dans une laideur qui les rend étrangers au monde. La famine d'affection de ces cigales se traduit par un désir latent parfois brièvement assouvi dans la chair – tantôt une chaste étreinte, tantôt une baise dans les toilettes d'un bar –, mais jamais véritablement comblé. C'est ainsi qu'une fillette finit par être étreinte par son père alcoolique et gras, qu'Hélène s'accroche à Gabrielle, son amie qu'elle regarde avec le désir d'une amante, et que le souvenir des seins maigres et blancs d'une mère émerge de celui de la baignoire rougie par son suicide.

À l'image de Daniel, dans « Les bras de mon père », l'auteure porte son attention sur ces choses meurtries et abandonnées que sont ses personnages.

Le lyrisme de cette écriture transcende leur prétendue laideur physique pour en exposer la beauté véritable aux yeux du lecteur, lequel devient leur confident l'espace de quelques dizaines de pages. Le rythme lent de la prose s'écoule comme l'existence tranquille de ces êtres en mal d'amour dont la vulnérabilité s'offre sans pudeur. Ce caractère s'inscrit dans leur chair, maigre ou grasse, ridée ou encore jeune, que les mots de Robitaille caressent avec cet amour qu'ils recherchent tant.

Un léger bémol: par endroits, les multiples variations d'une même idée soulignent trop grassement les thèmes du recueil – mort, solitude, etc. – alors que le rythme et le langage de l'auteure arrivaient d'ores et déjà à rendre l'impression voulue. Certains thèmes secondaires auraient également pu faire l'objet d'une nouvelle à eux seuls; ainsi émièttés dans le recueil, ces brins superflus viennent en effiloche le fil conducteur.

MARIE-ÈVE CASTONGUAY

MANUEL

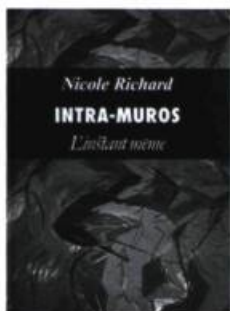
MARIE NADEAU et CAROLE FISHER

*La grammaire nouvelle.**La comprendre et l'enseigner*

Gaëtan Morin éditeur/Chenelière

Éducation, Montréal, 2006, 239 pages

En quoi, pourquoi et comment la Grammaire nouvelle « constitue-t-elle un cadre théorique plus approprié que les grammaires précédentes » pour aider les élèves à acquérir une solide et réelle maîtrise de la langue écrite? Tel est le pari qu'ont tenu Marie Nadeau et Carole Fisher, didacticiennes en français, en publiant l'ouvrage *La grammaire nouvelle. La comprendre et l'enseigner*. Dans un effort de synthèse, elles offrent aux enseignants et aux futurs enseignants une vision plus large, et donc moins fragmentée de la grammaire nouvelle et de son enseignement, tout en donnant des moyens concrets pour vivre activement la grammaire en classe. Le livre, divisé en trois grandes parties, couvre l'histoire des grammaires en soulignant leur caractère changeant au cours des siècles, les raisons qui fondent l'adoption de la grammaire nouvelle et les pratiques renouvelées dans l'enseignement du français en classe, depuis les activités d'apprentissage jusqu'au transfert dans les productions écrites.



La Partie 1 *Qu'est-ce que la grammaire ?* fournit aux lecteurs des réponses éclairées sur l'utilité – souvent méconnue par les enseignants – et l'intérêt de ce « virage » fondamental en grammaire pour l'apprentissage de la langue écrite. Adoptant résolument une perspective évolutive, c'est avec audace et vivacité qu'elles décrivent à grands traits l'évolution des grammaires, en soulignant leurs caractéristiques et leurs limites. Proposer un cadre d'analyse pour reconnaître les éléments propres à une grammaire traditionnelle par rapport à ceux d'une grammaire nouvelle est, à coup sûr, un aspect original et appréciable. Ce chapitre se ferme donc sur des explications enrichies d'exemples concrets et de pistes de réflexion sur ce qu'est et ce que n'est pas la grammaire nouvelle.

La Partie 2 *Pourquoi changer l'enseignement de la grammaire ?* s'ouvre sur la description du passage de la grammaire traditionnelle à la grammaire nouvelle jusqu'aux grammaires de transition dans les milieux scolaires au Québec. La partie la plus novatrice est la présentation des fondements de l'approche renouvelée de la grammaire en tenant compte des avancées dans plusieurs domaines qui croisent le champ de l'éducation : la didactique du français, la psychologie cognitive, etc. Elles situent d'emblée l'enseignement de la grammaire en lien avec la maîtrise de l'écrit, dans des situations contextualisées, en suggérant des activités basées sur la construction des connaissances et non sur la création d'automatismes bêtes et répétitifs. Qui plus est, elles établissent de façon judicieuse le lien entre les contenus grammaticaux et l'importance d'associer ces contenus à des démarches, des méthodes et des activités d'apprentissage en lien avec les représentations et les procédures élaborées par les élèves pour s'approprier la langue écrite.

La Partie 3 *Comment enseigner la grammaire ?* s'inscrit dans une perspective pratique qui se concrétise par des pistes d'interventions pour l'apprentissage des notions. Sont ainsi rassemblées puis présentées des activités pour des apprentissages nouveaux qui s'inscrivent dans différentes démarches d'enseignement. Il est à noter que ces démarches ou méthodes sont soutenues par divers exemples d'activités d'apprentissage propices à la réflexion métalinguistique. Conscientes qu'elles ne réinventent pas la roue, elles

tiennent compte du matériel existant, notamment une leçon magistrale, en illustrant la transformation de cette leçon en une activité d'apprentissage en lien avec la grammaire nouvelle. Des activités pour assurer le suivi des apprentissages complètent ce chapitre. Ces activités proposées sous-tendent une tout autre façon de travailler la grammaire : la formule *toutes les notions à la fois et rien ne se fait en profondeur* est remplacée par celle *en profondeur un moins grand nombre de notions*. Vue sous cet angle, cette formule a nettement l'avantage de rendre l'élève actif sur le plan cognitif en lui permettant d'automatiser des procédures liées à ces notions pour un transfert plus stable et durable en production de textes.

Au fil des pages, Marie Nadeau et Carole Fisher se sont soucies de partager avec les lecteurs le fruit de leur formation, de leurs recherches et de leurs expériences dans l'enseignement de la grammaire nouvelle. Par cet ouvrage, elles ont le mérite d'avoir dissipé certaines zones grises pour le passage à l'action, permettant ainsi de vivre réellement la grammaire nouvelle. Toujours est-il que cet ouvrage reste un outil de synthèse utile, voire nécessaire, pour favoriser le renouvellement des pratiques didactiques.

MARYSE ROUILLARD

POÉSIE

VINCENT CHARLES LAMBERT

Paysages récents

Le lézard amoureux, Québec :

2005, 68 pages

L pleut / rentrons voir cet album / où vont, viennent les pages / oubliées. Il y a dans les recueils de poèmes, à l'instar de ces cartables où l'on entasse les images photographiques, la présence d'un perpétuel combat contre l'oubli. Si la bibliothèque de Babel n'en finit plus de raconter les infimes détails d'une Histoire qui ne cesse de s'écrire, elle possède à tout le moins le mérite d'affirmer l'essence de quelque chose qui, avant nous, était là, tel un bruit d'avoir été. À quoi bon vivre et exister si ce n'est que pour que s'effacent les traces de notre passage, perdues dans l'anecdotique d'un long roman ?

On trouve certainement, dans ce premier recueil de Vincent Charles Lambert, *Paysages récents*, la volonté d'inscrire le momentané du quotidien dans les pages

de la mémoire, telle une affirmation cruciale de notre existence collective. C'est que l'ouvrage parle beaucoup, il évoque et décrit les lieux d'inaccessibles instants, créant parfois un étrange paradoxe entre la paix absolue d'une vie recluse et le climat d'incertitude d'une proche fin du monde. Voilà sans doute ce à quoi les différents observateurs s'attardent – on en dénombre au moins deux, soit à toute la splendeur d'un cycle qui s'accomplit au fil de la trentaine de poèmes, du jour qui précède la nuit aux vastes saisons qui s'enchaînent. Très beaux et pénétrants, quoique bouleversants, sont ces vers de fin de recueil qui décrivent « ce vieil horizon qui n'a plus d'utilité, rose et pâle au bout du gravier » et « cette pluie sur l'herbe morte qui dépasse du monde et brûle dans l'été ». Dès lors, tous « ces mots posés sur le monde » résonnent comme une nécessité, celle de la survivance et de l'espoir des retours, en provenance de ceux qui, auparavant, ont habité le décor, comme dans ces belles stances *au petit bois* où « un chien flaire sans doute encore d'autres traces que les siennes ».

Ce qui surprend de cette poésie, c'est l'aisance avec laquelle Lambert parvient à peindre ses *paysages récents* de façon à ce que toute l'acuité de l'image soit dégagée. Ce dernier exploite à outrance les effets de sens afin de conduire ses descriptions, puisant là où *des chiens se reniflent allègrement*, observant celui-ci qui *boit son café dehors, colle ses mains sur la pierre mouillée*, alors que celui-là *regarde passer le monde au son du hou-hou d'une tourterelle à la fenêtre*. Face à ce que de tels tableaux donnent à entendre, la comparaison entre le jeune poète et son prédécesseur Pierre Morency peut à un certain niveau se tisser. Peut-être est-ce Lévis qui les unit dans l'âme (ils sont tous deux originaires), mais il y a chez Lambert une réelle aspiration à rendre aux mots ce qui appartient aux mots : leur goût et leur odeur, à l'optique de ce à quoi un Morency bien à l'écoute de la terre nous a déjà habitués.

Espérons maintenant que le Lézard amoureux, jeune maison d'édition de Québec, continuera d'offrir la parole aux nouveaux poètes (ce qui fut aussi le cas avec *Les impulsions orphelines* de Méliane Ray), la génération présente ayant certainement tout à prouver et dans bien des cas, comme chez Lambert, tout à explorer.

ALEXANDRE DROLET

REVUE

Globe

La jeunesse au Québec. Marges, institutions et représentations
vol. 8, n° 2 (2005)

En introduction à ce dossier pluridisciplinaire, Lucie Guillemette et Claire Le Brun observent que la jeunesse, ce groupe social hétérogène, demeure fortement dépendante des institutions comme l'État, l'école, la famille, ou encore, pour certains, le centre de détention...

Madeleine Gauthier distingue, dans les représentations de la jeunesse, quatre périodes historiques: la ségrégation des âges, l'affirmation de la jeunesse (« babyboom »), la résurgence des classes d'âges (1970-1990) et le retour de l'« acteur jeune ». Bref, pour elle, la jeunesse apparaît comme un baromètre des changements sociaux.

Effectuée par Christine Hudon et Louise Bienvenue, l'analyse des lettres et des journaux intimes rédigés dans un collège masculin du début du XX^e siècle révèle à la fois les rapports de pouvoir (non exempts d'une certaine violence) et certaines connivences intellectuelles et affectives entre maîtres et élèves.

Quant à Sylvie Ménard, elle montre comment les communautés religieuses, au XIX^e siècle, avaient fait de l'Institut Saint-Antoine pour garçons délinquants une école de réforme d'avant-garde. Cependant, au XX^e siècle, la protection de l'enfance a été prise en charge par le gouvernement (en 1912) et axée sur un milieu plus ouvert.

Pour sa part, Marc Perreault cherche à faire mieux connaître le phénomène des gangs de rue, au Brésil et au Québec. Selon lui, chez tous les auteurs d'actes violents se cache un désir de se faire reconnaître et respecter par leurs pairs. L'auteur préconise une approche plus compréhensive vis-à-vis des jeunes, qu'il oppose aux leaders adultes plus endurcis.

De son côté, Frank Le Coroller tente de cerner les motivations des graffiteurs de rues et de trains: ces activités illégales ritualisées répondent à un besoin de socialisation en dehors des institutions familiales, scolaires et professionnelles. En outre, le graffiti serait une façon d'interroger les fondements et les valeurs de nos sociétés.

Lucie Guillemette examine les figures féminines de l'adolescence dans trois romans de la grande Anne Hébert. Même assujettie au pouvoir des hommes dans les années trente et quarante, et en quête du prince charmant, l'adolescente du roman hébertien n'en réussit pas moins à « énoncer son désir et ses attentes par rapport au monde et à l'autre sexué ».

Claire Le Brun définit l'esthétique des sept romans pour adolescents publiés par le regretté Raymond Plante entre 1986 et 1998: rites de passage de l'adolescence, nombreux renvois intertextuels et thèmes du deuil, de la drogue, de la musique et de la métamorphose. Enfin, ces héros adolescents ressemblent aux héros romantiques du XIX^e siècle.

Finalement, Suzanne Pouliot examine l'évolution de l'édition québécoise pour la jeunesse. Depuis 1975, en particulier, sous l'effet des incitatifs législatifs, des transformations scolaires et des programmes ministériels, les maisons d'édition ont su évoluer rapidement pour instruire, divertir, et aider un lectorat diversifié de moins de 16 ans à construire son identité.

Ajoutez à cela plus de vingt pages de recensions stimulantes et deux études libres, une sur Jacques Ferron et l'autre sur l'école dans les communautés amériindiennes, et vous comprendrez pourquoi ce numéro de *Globe* est un incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent à la jeunesse du Québec et au Québec tout court.

MONIQUE NOËL-GAUDREAU

RÉCIT

JACQUES BOULERICE

Éphéméride

La Veuve Noire éditrice, Longueuil
2006, 145 pages

Éphéméride est une parution plutôt étonnante: La Veuve Noire est une maison d'édition réputée pour ses œuvres policières (Camille Bouchard, Luc Baranger), fantastiques (Frédéric Durand) ou mythologiques (France Ducasse) et l'œuvre de Jacques Boulerice n'appartient véritablement à aucun de ces trois créneaux. Classé dans la collection « Marché Noir », l'ouvrage est un récit qui s'apparente au merveilleux – comme l'annonce déjà plus ou moins subtilement l'illustration de la couverture, présentant les pieds d'une femme qui lévite, enrobée d'un

linceul évanescant, la tige d'une fleur lui caressant les chevilles et autour de qui gravitent des oiseaux immaculés. Quand on y ajoute une fée, on obtient un récit duquel semble émaner des effluves de fleur bleue...

Pourtant, l'œuvre de Boulerice est sympathique à l'abord, pas du tout cucul. Le lecteur y trouve 92 tableaux (en 145 pages!), la plupart proposant des scènes de la vie courante – pour peu que l'on considère comme *courant* qu'un homme, Félibre, en apparence tout ce qu'il y a de plus normal, puisse avoir marié une fée et visiter des lieux bien réels tels Tadoussac ou Baie Saint-Paul avec elle! –, d'autres, très courts, agissant comme interludes.

L'écriture est simple, poétique par moments. Que l'on n'attende pas de dénouements qui relancent l'« action », de chutes surprenantes: les scènes s'enchaînent, les jours se suivent et apportent leur lot de démonstrations amoureuses entre la Fée Dodue (c'est bien son nom...), Félibre et les témoins qui les entourent. On aurait envie d'être phagocyté par le livre et de s'alimenter de cette existence sans tracas que vivent les personnages d'*Éphéméride*. Voilà une œuvre qui fait du bien!

STEVE LAFLAMME

FRANÇOIS MASPERO

Le vol de la mésange

Seuil, Paris, 2006, 235 pages
(coll. « Fiction & Cie »)

Chacun de ces quatorze récits, qui pourraient être des nouvelles, présente un personnage que nous connaissons déjà de textes antérieurs, Manuel, Luc, Gilles, Lise, Alberto. Ils sont tous nés dans l'entre-deux-guerres, ont vécu, avant et après 1945, les bouleversements de la France d'abord, du monde ensuite, sont reporters, photographes, observateurs de l'homme qui est le loup de l'homme. Des génocides, des révolutions, la politique, grande et petite, faite par des hommes véreux, ils les enregistrent sans savoir pour qui, toujours pourquoi. Certains meurent là où une balle, un obus les frappent, aux premières lignes. Ils sont comme des chats (de toute évidence, l'animal préféré de l'auteur) tués par la curiosité, comme dit le proverbe anglais. Curiosité incurable, soif de savoir, voir, connaître, la marque de la génération qui ne se contente pas de plier bagage après Mai 68 mais qui continue la



bataille pour ne pas pouvoir se reprocher, quand ils seront vieux, qu'ils n'ont rien fait de leur vie.

Ces récits ou nouvelles sont des vignettes qui dessinent un groupe d'amis partageant le même idéal de la justice, de l'entraide, de la fraternité, ils sont enfants de la grande Révolution. Et quand on y regarde de près, ils pourraient être un seul être qui écrit le roman de sa vie, en nous offrant des épisodes brefs, d'une clarté hallucinante, dans une lumière tellement forte qu'elle nous laisse aveuglés, plongeant ce qui entoure le moment précis de leur vie dans l'ombre. Ces pages, écrites dans une langue châtiée, où le non-dit pèse plus lourd que les mots, ne sont pas d'une lecture de pur plaisir, tant elles frappent fort sur la conscience, celle de l'individu et de la collectivité. On ferme le livre, mais on y pense longtemps encore : s'il y avait davantage de Luc, Manuel, Lise, Gilles, Alberto parmi nous, le monde ne pourrait être ce qu'il est.

HANS-JÜRGEN GREIF

JULIE HUBERT

La peur au ventre

Septentrion, Sillery

2006, 291 pages

Voilà certes un récit qui saura plaire à tous ceux et celles qui s'intéressent à la Deuxième Guerre mondiale, à ses terribles conséquences mais aussi à sa petite histoire. C'est alors qu'elle travaillait à la bibliothèque de l'Institut français de Vienne que Julie Hubert, une Gaspésienne, se découvre une véritable passion pour le débarquement en Normandie. En avril 2000, elle assiste à une conférence sur le sujet prononcée par un ancien combattant, Marcel Auger, originaire de Québec, à l'allure encore « jeune et joviale », revenu du front sain et sauf presque par miracle. Elle a été si fascinée par ses propos et ses anecdotes qu'elle a décidé, le soir même, de raconter son histoire, après l'avoir rencontré et lui avoir exposé les grandes lignes de son projet, ressentant alors comme un appel pour faire connaître et la grandeur du personnage et la puissance de son message.

Fils d'épicier, qui faisait aussi sous le manteau le trafic de l'alcool, d'où son surnom de bootlegger, le jeune Marcel se voit forcé de quitter l'école, à la mort de son père, pour subvenir aux besoins de la famille. Mais il n'est pas heureux et rêve

des grands espaces. Aussi, à peine âgé de dix-huit ans, il s'engage dans l'armée, bien qu'il soit soutien de famille, « pour toute la durée de la guerre » sans possibilité de « quitter l'armée tant que la paix ne serait pas signée » (p. 23). Alors qu'il croyait, sans doute bien naïvement, que sa carrière militaire se déroulerait au Canada, il est bientôt envoyé en Angleterre, où il débarque en 1942 sous les cris des sirènes et est témoin, lors d'un violent bombardement allemand, des premières horreurs de la guerre, lui, pourtant un pacifiste, qui se demande à quoi peut servir de tuer sans raison de pauvres gens sans défense.

Tout au long du conflit que l'on suit de chapitre en chapitre, le militaire participe, avec quelques amis rencontrés au régiment, à différentes missions périlleuses, surtout à titre de chauffeur de camion transportant le carburant pour alimenter les avions chasseurs. Il prend part à quelques grandes batailles et événements célèbres, dont le débarquement en Normandie, la terrible attaque du 1er janvier 1945 en Hollande et la libération de prisonniers dans les camps de concentration, à la fin de la guerre. La narratrice raconte avec précision et retenue ces tristes événements, mais aussi des événements plus joyeux, comme une partie de golf, à titre de chauffeur privé du roi d'Angleterre, George VI, sa rencontre avec la princesse Margaret, celle d'une jeune femme de Bayeux, qui devient son amour, son incarcération involontaire, à la suite d'un conflit ouvert entre francophones et anglophones, si fréquents dans l'armée canadienne, etc.

Le récit, bien mené et bien écrit, est prenant, palpitant, émouvant tant l'auteure a su traduire avec justesse et simplicité les faits, gestes, sentiments, émotions du soldat Auger, qui a toujours fait preuve d'humanité, même en présence de l'ennemi, même dans les moments ou situations les plus difficiles. La peur au ventre constitue, à n'en pas douter, un riche témoignage d'un héros obscur du deuxième conflit mondial, mais qui a contribué, peut-être plus que les grands stratèges, au rétablissement de la paix dans un monde ravagé par les horreurs de la guerre et combien contaminé par les prétentions de quelques illuminés. Quelle belle leçon de courage nous livre Marcel Auger sous la plume de Julie Hubert !

AURÉLIEN BOIVIN

ROMAN

MELISSA BANK

Prochain arrêt le paradis

Traduit de l'américain par Isabelle Maillet

Éditions Payot et Rivages, Paris

2006, 375 pages

En 1999, l'Américaine Melissa Bank connaissait un succès rapide grâce à son *Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles*. Ce titre accrocheur, qui cédait à la mode chick-lit (littérature de filles), coiffait pourtant un premier livre qui avait plu à un lectorat hétérogène. Loin de surfer sur sa popularité grandissante, Bank accepta le risque de se faire oublier en travaillant son écriture pendant six ans. Elle revient aujourd'hui sur la scène littéraire avec un second roman intitulé plus sobrement *Prochain arrêt le paradis*.

Sophie, l'héroïne du roman, habite une banlieue bourgeoise à Surrey, une petite ville de Pennsylvanie. Elle a douze ans lorsque nous faisons sa connaissance et, pour son plus grand déplaisir – parce que c'est la dernière *chouette* journée de l'été –, elle doit assister à la bar-mitsvah de sa cousine Rebecca. Au terme du premier chapitre, nous aurons rencontré son père, le juge Applebaum, et sa mère Joyce – des parents à la fois libéraux et vigilants – ainsi que ses deux frères, on ne peut plus dissemblables : Jack et Robert.

Les Applebaum accusent entre eux des différences profondes, mais la cellule familiale est bien soudée et Sophie peut



toujours se raccrocher aux siens quand son quotidien se dégrade. En fait, elle ne parvient pas à s'investir à fond dans quoi que ce soit. « Je suis paresseuse ; je manque de rigueur ; je n'ai pas de patience. Je ne possède aucun talent, je n'ai acquis aucune compétence particulière » (p. 236), soutient-elle. Après s'être installée à New York, parce que la ville lui a paru « foisonner de possibilités », elle se languit en quête de l'homme idéal, de l'emploi gratifiant et d'amitiés sincères. Sophie est intelligente et honnête, dotée d'un humour vif et pétillant exempt de méchanceté mais, confrontée à la réalité, elle affecte une apathie résignée. De toute évidence, elle ne souhaite pas atteindre le paradis, préférant, comme au restaurant, se garder la possibilité « d'essayer tous les plats qui figurent sur le menu » (p. 375).

On retrouve dans le livre de Bank un souci d'échapper au carcan du roman traditionnel. La trame narrative progresse de façon continue, mais elle est débitée en tranches de vie cloisonnées. Ainsi la romancière met souvent en scène des personnages secondaires qui, une fois leur numéro terminé, ne remontent plus sur les planches. Elle s'autorise même à occire un personnage qui ne fut jamais présenté au lecteur. Quand la narration

embrasse un quart de siècle, ce style – à la jonction du roman et de la nouvelle – présente l'avantage de refléter la réalité. Par contre, l'histoire s'enlise rapidement et le dénouement timide du roman n'aboutit à aucune conclusion. Bank aurait pu retrancher deux ou trois chapitres sans nuire à la compréhension de son livre ou, au contraire, poursuivre indéfiniment le récit des tribulations de son héroïne. Son écriture brillante est efficace et le ton attendrissant du roman séduit ; malheureusement l'ensemble manque d'intensité et de profondeur.

GINETTE BERNATCHEZ

YVES BEAUCHEMIN

Parti pour la gloire (Charles le téméraire, tome 3)

Fides, Montréal, 2006, 420 pages

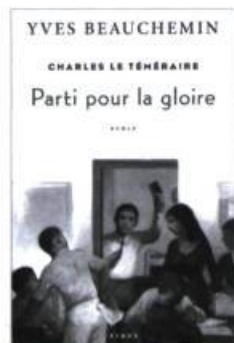
La réputation d'Yves Beauchemin n'est plus à faire : on sait depuis *Le matou* que celui-ci sait créer des personnages typés qui plaisent à un large public. Avec *Un temps de chien*, il publiait en 2004 le premier tome de la trilogie *Charles le téméraire*, dont *Parti pour la gloire* constitue l'aboutissement. Le personnage central, Charles Thibodeau, n'a pas renoncé à vivre de sa plume et, s'il connaît du succès comme journaliste à *Vie d'artiste*, spécialisé dans le potinage sur les vedettes, il

aspire à quelque chose de plus sérieux. Il exercera alors divers emplois qui lui conviennent mieux : biographe officiel de Pierre Péladeau, chroniqueur-vedette dans un nouvel hebdomadaire, puis secrétaire de comté d'un député péquiste. Comme dans les volumes précédents, la vie de Charles est faite de hauts et de bas, parfois coups du sort, parfois liés à ses convictions et à son caractère indépendant.

Le roman couvre une période allant de 1992 à 1998, soit depuis l'Accord de Charlottetown jusqu'à la Tempête de verglas. Aux personnages des romans précédents (ses parents adoptifs, les Fafard, leur fille Céline, son premier amour, Steve et Blonblon, ses amis, le notaire Parfait Michaud) s'ajoutent Péladeau, sous son vrai nom, et surtout un fabuleux personnage nommé Anatole Flingon, ministre fédéral antipathique à souhait, ridicule souvent, et sous les traits duquel on reconnaît rapidement et non sans plaisir l'inépuisable Stéphane Dion. Ces personnages ajoutent à un roman dont l'intérêt se trouve (et c'est valable pour la trilogie) souvent plus dans sa trame sociale que dans son parcours événementiel.

En trois tomes, de la naissance de Charles le jour de la mise en service du métro de Montréal (1966) à la Crise du verglas (1998), Beauchemin aura su voguer sur la nostalgie qui habite les Québécois et qui est particulièrement visible dans notre cinéma récent. Son Charles, pas si téméraire que ne le laisse croire le titre d'ensemble, n'est pas un personnage inoubliable. Lui qui semble, dès l'enfance, par son intelligence particulière, promis à un destin brillant, aura malgré tout une vie ordinaire et, s'il devient attachant, c'est plus parce qu'au fond il est commun, proche de nous. Et il me semble que je l'aurais mieux apprécié si l'auteur n'avait pas jugé bon d'étirer la sauce : un seul tome aurait suffi à le faire vivre avec efficacité. Mais manifestement, les dizaines (centaines ?) de milliers de lecteurs qui se sont procurés les trois volumes sont d'un autre avis. Et tant mieux pour Beauchemin !

GILLES PERRON



TAHAR BEN JELLOUN

Partir

Gallimard, Paris

2006, 270 pages

Depuis quelques années, des écrivains d'origine arabe, vivant pour la plupart à Paris, dénoncent la situation désastreuse dans leur pays respectif : corruption, violence policière, pauvreté, chômage des jeunes, désœuvrement, impossibilité d'exprimer leur colère. Si on n'a pas de protecteur haut placé, il ne reste que l'émigration. Ben Jelloun a soulevé très tôt les problèmes qui touchent le Maghreb. Depuis le retrait de la France et de l'Angleterre en Afrique du Nord et la restauration de régimes politiques répressifs de Rabat au Caire, il n'a cessé de dénoncer les causes du désespoir qui frappent la jeune génération. D'autres voix le soutiennent (Sansal, *Harraga*, par exemple, ou encore Khadra, *L'attentat*, parmi les plus récentes). Le point convergent de ces jeunes est Tanger, à quatorze kilomètres de l'Espagne. D'ici, ils fixent les côtes de la terre promise, le paradis perdu après l'expulsion des juifs et des musulmans après la conquête du dernier bastion de la présence arabe en sol européen, le royaume de Grenade.

Azel, le personnage central du roman, fait partie de ces jeunes. Diplômé en droit de l'université de Rabat, il ne trouve pas de travail. Depuis la mort d'un ami au large des côtes espagnoles (semblable en ceci aux Haïtiens qui cherchent une meilleure vie en Floride), il rêve de faire sa vie en Espagne, en France, n'importe où. Le hasard lui donne un « protecteur » en la personne de Miguel, riche marchand d'art, installé à Barcelone, qui tombe amoureux de ce beau jeune homme. Mais voilà : Azel n'est pas homosexuel. Comme si souvent chez Ben Jelloun, le flou dans l'identité sexuelle des personnages les rend vulnérables jusqu'au point de les précipiter dans la mort. Se groupent autour d'Azel : sa sœur ambitieuse, sa mère exigeante, une faune de plus en plus louche à mesure que le jeune homme se sent désemparé devant sa nouvelle vie. Impossible de rebrousser chemin et de rentrer à Tanger – la honte d'avoir échoué, de s'être vendu à un *zamel* (un homosexuel passif) serait trop grande.

La problématique soulevée par Ben Jelloun est connue. Mais le livre n'est pas superflu pour autant, même si, dès

le départ, l'intrigue est prévisible, les mensonges aussi évidents que les promesses creuses des passeurs, la vie parallèle des clandestins, les petits trafics, les tactiques primitives des recruteurs islamistes. Ce que nous répètent les journaux, les reportages, tout se trouve réuni dans ce livre, et la misère de ces jeunes gens frappe d'autant plus violemment que la langue de l'écrivain reste mesurée, sa distance, calculée, laissant un goût amer à la fin de la lecture, celui que nous donne l'impuissance devant tant de malheur.

HANS-JÜRGEN GREIF

BERNARD DU BOUCHERON

Coup-de-fouet

Gallimard, Paris

2006, 191 pages

Si vous aimez la chasse à courre, le code d'honneur des hussards avant la Grande Guerre, une femme entre deux hommes, l'un aristocrate, l'autre piqueur, ce livre vous passionnera. Mais attention : dans la France de 1912, on ne poursuit pas un minable renard. Ici, c'est la *grande chasse*, celle au cerf qu'il faut achever (on dit « servir un cerf ») à la dague. Avec l'écoeuvrant spectacle de la curée où la meute se rue sur les intestins dont l'odeur n'est pas pour plaire aux narines délicates. Avant de lire ce livre, armez-vous d'un bon dictionnaire. Qui n'aime pas la chasse, qui ne monte pas à cheval aura du mal à saisir les deux premiers tiers du roman avant le déroulement et le dénouement, très rapide, de l'intrigue amoureuse. Le piqueur, au sobriquet « Coup-de-fouet », satisfait le côté animal d'une fière cavalière, courtisée par un jeune vicomte, lieutenant, d'une famille ruinée, obéissant à la règle de base des hussards : ne jamais abandonner son escadron, ne jamais céder devant la lâcheté. Or, dans une manœuvre on ne peut plus folle, il envoie ses hommes à la mort, en 1914, dont le piqueur, et épouse sa belle aux yeux de porcelaine qui reconstruit l'événement et ne lui pardonnera ni sa couardise ni sa pauvreté. L'ancien hussard se flambe la cervelle à la vue de journalistes qui veulent étaler son acte au grand jour.

C'est cette dernière partie du livre qui me semble digne d'intérêt ; les autres, avec leurs descriptions de mises à mort des proies, sont ennuyantes ou dégoûtantes, comme dans cette scène où, après la dernière chasse, qui sonne le glas d'une

époque désormais révolue, les chasseurs pendent la meute entière aux arbres : les chiens ne servant plus à rien, on ne leur accorde même plus une balle. Mais peut-être ne faut-il pas lire ce texte avec les enseignements de la SPCA... Comme dans son livre précédent, *Court serpent*, la langue est incisive, les relations interpersonnelles, exprimées avec un minimum d'explications. Ce qui fait la force du roman, mais ne réussit pas à le rendre attachant.

HANS-JÜRGEN GREIF

YING CHEN

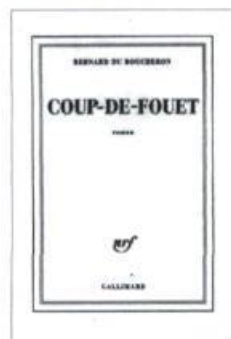
Le mangeur

Boréal, Montréal

2006, 138 pages

Bien connue sur la scène littéraire québécoise, surtout en raison de son grand succès *L'ingratitude*, publié en 1995 et qui reçut des éloges, notamment avec sa nomination pour le prix Fémina et sa traduction en anglais et en mandarin, Ying Chen, avec son dernier roman, *Le mangeur*, vient de faire plaisir à son lectorat fidèle en lui offrant une toute nouvelle œuvre romanesque qu'il attendait depuis trois ans.

Toujours affligée de la maladie mémorielle mystérieuse dont elle souffrait dans les derniers romans de l'auteure, la narratrice encore innommée du *Mangeur* semble loin d'être guérie. Elle se trouve à l'époque où elle vit avec son mari archéologue, A., qui ne comprend rien à la condition « psychologique » de sa femme. Or, cette fois-ci, elle nous transporte, par le moyen de sa mémoire étendue, aux jours où, orpheline de mère, elle vivait avec son père peintre, envers lequel elle éprouvait un amour inconditionnel. Tous deux étaient friands de pêche, mais aimaient encore plus, d'une manière obsessionnelle, dévorer leurs proies crues. L'excitation extrême éprouvée devant la chair fraîche était causée chez le père par une condition médicale qui le poussait à manger constamment, et de plus en plus, jusqu'au jour où il envisagera de dévorer sa seule progéniture. Hésitant entre les entrailles rassurantes du père et les bras d'un ami qui représente un amour intense mais incertain, la narratrice passe à travers le même genre de questionnement existentiel envers la vie, la mort et ses autres existences antérieures et parallèles qu'elle nous a fait connaître dans *Immuable*. Le



champ dans la mer et *Querelle d'un squelette avec son double*.

Fidèle à son style unique, dans sa dernière œuvre, Ying Chen semble se rapprocher de la pureté artistique. Si, dans les trois romans précédents, le lecteur était intrigué par les tentatives de torsions spatio-temporelles de l'écrivaine, dans *Le mangeur*, il se retrouve enfin devant un tableau complet qui démontre, à l'aide d'une prose épurée et minimale, la profondeur et la cohérence de l'esthétique de Chen.

ANNE THIBEAULT-BÉRUBE

JOSEPH BOYDEN

Le chemin des âmes

Albin Michel, Paris, 2006, 392 pages

(Coll. « Terres d'Amérique »)

Ce premier roman de Joseph Boyden, qui enseigne la création littéraire dans une université américaine, *Le chemin des âmes*, avait fait tout un tabac lors de sa sortie en 2004. Il est surprenant que le texte ait échappé aux maisons d'édition québécoises. Et pour cause : il met en scène deux jeunes Cree du Nord de l'Ontario qui s'entraînent dans l'armée canadienne au début de la Grande Guerre. Comme tout le monde, Elijah et Xavier croient que le conflit en Europe sera rapidement réglé ; ils espèrent vivre la plus grande aventure de leur vie. Envoyés sur les premières lignes du front, à Vimy, où les Canadiens emportent la première victoire décisive contre l'artillerie allemande, ils assistent à l'horreur sans nom (impossible d'inventer un mot qui reflète les atrocités commises lors de cette boucherie dans les tranchées) qui donne aux deux Cree l'occasion de montrer leur talent véritable – celui de tireurs d'élite. Alors qu'Élijah, devenu morphinomane par ses mauvaises fréquentations, sombre dans la folie meurtrière au point que son meilleur ami se voit obligé de le tuer, Xavier est grièvement blessé. Quand il rentre au pays, il n'est plus qu'une loque, également morphinomane. C'est à ce

moment qu'il retrouve sa tante chamane Niska qui, pendant un voyage de trois jours en canoë, apaise ses cauchemars et le libère de la drogue. Le titre original du roman, *Three day road*, signifie le passage de l'âme dans l'autre monde.

Les voix narratives dans cette première grande œuvre, qui sera sans doute portée à l'écran, nous rappellent le racisme envers l'Indien, l'intégration brutale des enfants cree dans la société et la religion des Blancs, l'opposition entre la vie des autochtones et les tranchées, le faux espoir de retrouver la dignité d'homme, perdue dans une colonisation et une assimilation sans merci. De par ses origines cree, irlandaises et écossaises, Boyden nous peint un tableau accablant de souffrances humaines, habilement racontées par les voix en alternance, accordant au lecteur le répit nécessaire pour se remettre des pages, très dures, consacrées à la guerre. Ce sont ces descriptions des terribles conditions de vie – peut-on appeler cela encore une vie ? – dans les tranchées qui constituent le point faible de ce roman : elles sont répétitives et lassent le lecteur après la deuxième ou troisième description (obus, impacts, corps démembrés, déchirés, toute la gamme des mutilations). Lors de l'édition du roman, il aurait fallu procéder à l'élagage de ces scènes au profit de celles qui impliquent Niska.

Lors de la lecture de la version originale, j'avais des réserves justement à cause de ces répétitions. Elles sont les mêmes en relisant le texte, cette fois en version française (le roman est traduit dans quinze langues). Une traduction honnête qui arrive à nous transmettre le goût de la prose anglaise. Travail sorti un peu à la hâte, où un certain nombre de coquilles a échappé à l'œil du correcteur des épreuves. À lire, si vous avez le cœur solide.

HANS-JÜRGEN GREIF

BERNARD COUËT

La louve des Terres-Rompues

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2006, 499 pages

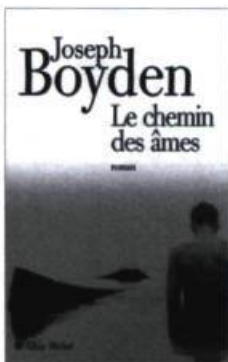
Décidément, si Bernard Couët est venu à la littérature tardivement, il prend les bouchées doubles désormais ; depuis 1999, il a publié pas moins de sept titres, dont bien entendu, les cinq tomes d'une saga pseudo-historique ayant pour cadre l'histoire politique du Québec de 1953 à 1987. En cours de route, il a fait une incursion fortuite du côté du suspense avec *L'étrange histoire de monsieur Paul*. Or, avec *La louve des Terres-Rompues*, voilà qu'il aborde un autre genre qui connaît de plus en plus d'adeptes aujourd'hui, le fantastique.

Mais ce fantastique n'est pas aussi massif que dans certains ouvrages de fiction identifiés au genre. Peut-être serait-il plus approprié de parler de merveilleux. Il est dilué dans des scènes de la vie quotidienne, il se raccroche solidement à des faits historiques qui évoquent, d'une part, le Canada français depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui et, d'autre part, de nombreux éléments relatifs à la colonisation et au développement du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Comme trame de fond, Couët imagine un complément aux prophéties de saint Malachie, rédigées au XII^e siècle, en rapport avec la succession des papes dans l'Église. Au terme de ce complément, la survie de la chrétienté serait tributaire d'une lignée de femmes aux yeux couleur émeraude qui se succéderont et donneront naissance, en temps opportun, au nouveau messie, dont l'action permettra de contrer les entreprises de l'antéchrist. Ces femmes, reconnaissables entre toutes, se retrouvent d'abord en Europe, puis en Amérique où, des USA, elles passent bientôt au Canada français.

Partout, sous l'inspiration du Malin, on les persécute, on les chasse ou les pourchasse, sous prétexte qu'elles seraient des sorcières et qu'elles jetteraient le mauvais œil à leur entourage. C'est finalement auprès de la tribu autochtone des Montagnais que leur dynastie se réfugiera. Les Amérindiens leur offriront généreusement leur protection et leur permettront de perpétuer la lignée dans une paix somme toute relative.

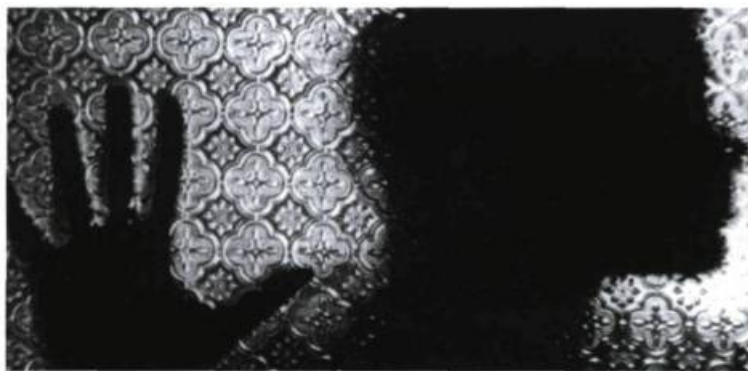
Dans sa plus grande partie, le roman se déroule en deux mouvements qui



alternent au fil des chapitres. L'un se situe aux Terres-Rompues, après 1845. L'autre nous permet de suivre, depuis 1692, les déplacements des femmes aux yeux émeraude à travers l'Amérique du Nord. Ce procédé est bien intégré ; il ne compromet en rien le développement de l'intrigue et l'intérêt n'en est nullement affecté, au contraire. Bien entendu, les deux mouvements finissent par se rejoindre pour ne former qu'une seule continuité. Tout cela sur un fond historique suffisamment consistant pour conférer de la vraisemblance au récit et pour envelopper le lecteur dans une belle fiction dont on attend le dénouement avec impatience. Ce dénouement nous laisse d'ailleurs sur notre faim. Cette histoire, en effet, n'est pas terminée, puisque le nouveau messie n'apparaîtra qu'une fois conclue la succession des papes telle que prédite par saint Malachie.

L'auteur a aussi le souci de peindre sans fausse note les mœurs des diverses époques qu'il propose à notre imagination. Ses descriptions sont précises sans être trop lourdes, elles sont exemptes d'anachronismes et elles évoquent avec justesse les croyances de nos ancêtres. Compte tenu du genre et de la part d'imagination qu'il suppose, ce scrupule est essentiel à la crédibilité minimale du roman.

CLÉMENT MARTEL



MICHAEL CONNELLY
La défense Lincoln

Éditions du Seuil, Paris
2006, 433 p. (coll. « Policiers »)

L'Américain Michael Connelly est aujourd'hui un auteur de polars bien établi, grâce à son déjà classique roman *Le poète*, à son agent Terry McCaleb (FBI) et surtout à son policier Harry Bosch (LAPD), celui qu'il a le plus exploité dans

ses romans. Mais avant d'être un auteur célèbre, Connelly était déjà reconnu comme un chroniqueur judiciaire de talent (Prix Pulitzer 1993 – avec l'équipe de journalistes du *Los Angeles Time* – pour ses reportages sur les émeutes de Los Angeles). Après avoir fait subir à Bosch un procès dans *La blonde en béton*, où apparaissait déjà la structure du système judiciaire américain, il place ce système au cœur même de son dernier roman, *La défense Lincoln*. Mickey Haller, avocat de la défense, est un personnage solitaire, débrouillard et plutôt sympathique, mais dont la morale s'accorde de tout au bénéfice d'un client. Puisque l'éthique même de la pratique du droit le prévoit ainsi, l'avocat de la défense doit faire tout en son possible pour minimiser la peine, pénale ou financière, qui sera infligée à son client, voire lui éviter toute sanction lorsque c'est possible, et cela, peu importe qu'il soit coupable ou non. C'est pourquoi Haller, comme ses semblables, est méprisé par les *district attorneys* (procureurs de la Couronne) et, plus encore, par les policiers, puisqu'il s'acharne à faire remettre en liberté ceux qu'ils arrêtent parfois au péril de leur vie.

Dans ce polar, Haller est un avocat de talent, mais dont les clients sont le plus souvent des criminels déclarés (motards, revendeurs de drogue, etc.). Il n'est pas

coûteux ! Le plus embêtant, c'est que Haller le croit innocent de l'agression dont on l'accuse, ce qui lui poserait un problème moral en cas d'échec, alors qu'avec les coupables on dort mieux. Mais Haller se rendra compte qu'il n'est pas aussi innocent qu'il le croyait et cette découverte, centrale dans le récit, sera au contraire loin d'être rassurante.

Excellent thriller judiciaire à l'américaine, *La défense Lincoln* illustre tous les rouages du système de justice de nos voisins du Sud, dans une Californie où les poursuites sont presque un sport national. Négociations entre procureurs, liberté sous caution au gré des moyens financiers, argent contre justice sont le pain quotidien de l'avocat. Cynique à souhait, mais prétendant pourtant avec sincérité défendre la justice, Haller est un personnage attachant qui se retrouve au cœur d'une enquête policière avec sa vie à la clé, une enquête qui vaut amplement celles que mènent les Bosch et autres personnages de Connelly.

GILLES PERRON

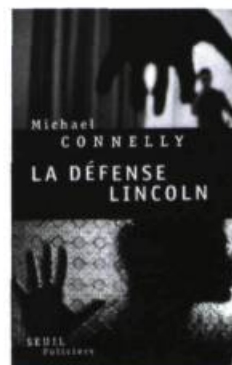
DANY LAFERRIÈRE

Vers le sud

Montréal, Boréal
2006, 253 pages

Il y a quelques années, au grand étonnement de ses lecteurs, Dany Laferrière annonçait publiquement qu'il ne voulait plus écrire. Or, en 2006, sans revenir pour autant sur ses paroles, il relance, en l'enrichissant d'un nouveau titre, son projet d'*Autobiographie américaine*. Pour l'heure, Dany Laferrière n'écrit plus ; il réécrit. *Vers le sud* est une variante du roman *La chair du maître*, paru en 1997 chez Lanctôt. Selon l'auteur, il y avait matière à deux romans dans ce livre jugé trop complexe, voire chaotique par certains. Laferrière souhaitait y mettre un peu d'ordre et en assurer la cohérence.

Vers le sud est composé d'une vingtaine de récits relativement distincts qui s'entrecroisent au fil de la narration. Ces histoires s'articulent principalement autour des personnages de Fanfan, Charlie et Legba ; ces *garçons magiques* qui ont compris, dès l'adolescence, qu'ils pouvaient manipuler les femmes à leur guise. Ce savoir-faire inestimable, nourri par le dynamisme fébrile et exubérant de la jeunesse, oppose un démenti à l'incertitude de leur quotidien. Il en résulte un



roman *jouissif* qui divinise pratiquement ses héros.

Dans ce roman, Laferrière esquisse le portrait de ces femmes du nord qui, en arrivant en vacances à Port-au-Prince, ressentent la délicieuse impression de *vivre parmi les dieux* : la grosse Sue, Brenda ignorée de son mari, Ellen l'intellectuelle frustrée... D'autres, pour des raisons professionnelles ou familiales, habitent dans l'île en permanence : M^{me} Saint-Pierre, directrice d'un collège privé, June, la fille d'un attaché culturel, M^{lle} Abel, la nièce d'un ambassadeur. Ces femmes, qui possèdent le pouvoir et l'argent, perdent en un éclair le contrôle de leur existence étriquée quand elles subissent l'ensorcellement de ces *corps noirs* qui s'offrent librement à elles.

Au moment où Haïti représente encore une destination touristique envisageable – l'action se déroule durant les années soixante-dix, sous le régime Duvalier – ils sont nombreux à descendre vers le sud pour croquer le fruit de l'arbre du Bien et du Mal. Mais Laferrière ne porte aucun jugement moral, pas plus qu'il ne dénonce le régime dictatorial établi à cette époque. La peur et le mensonge rongent parfois les protagonistes, l'abondance cohabite avec la pauvreté, mais le roman traduit plutôt l'atmosphère brûlante qui consume ceux et celles qui vivent dans cette île. Comme le remarque l'un des personnages, « le désir a toujours été le vrai moteur de l'histoire » (p. 251).

Laferrière reconnaît utiliser une écriture cinématographique. Les dialogues abondent et il y intercale parfois des indications de jeu comme dans un scénario. Son style unique séduit, tant par la richesse des images que par son irrésistible vivacité. En fait, quand le lecteur referme un livre de Dany Laferrière, il constate, avec surprise, qu'il a retrouvé l'usage de certaines perceptions sensorielles endormies.

GINETTE BERNATCHEZ

ANDRÉE LABERGE

La rivière du loup

Montréal, XYZ éditeur

2006, 246 pages

(Coll. « Romanichels »)

Troisième romand'Andrée Laberge, *La rivière du loup* est une variation sur le thème inépuisable de l'enfance saccagée. Le narrateur principal, un adolescent de quinze ans abandonné par sa mère six ans plus tôt, vit auprès d'un père désaxé qu'il protège et chérit, puisque le malheureux n'est plus responsable de ses actes depuis le départ de sa *pute* de femme. La folie tapageuse de ce père, qui déraile en se prenant pour un loup, provoque l'inquiétude bien légitime d'une travailleuse sociale. Mais cette *protectrice*, à l'instar de la voisine tourmentée qui rôde autour du garçon, s'imisce d'une façon plutôt équivoque au sein de cette famille « bienheureuse ». Le protagoniste de cette histoire échevelée a pris l'habitude de balayer toutes sortes d'avatars sous le tapis et il refuse de quitter son *royaume de liberté*. Il est attaché à son foyer délabré et à sa jument Estelle. En outre, il est amoureux de Eueee, une éclopée de la vie qui materne une mère indigne. Pour la conquérir, il doit devancer le fanfaron de son école, un rival déclaré, à la moralité plus que douteuse. Ce récit pathétique et sordide par moments connaîtra un dénouement à l'avenant, car le passé est « une ombre à tout jamais rivée à nos semelles » (p. 236).

Andrée Laberge soigne un style bien personnel. Ses phrases interminables inhièreront sans doute certains lecteurs; mais il faut lui rendre justice, ses démêlés avec le « point » ne compromettent jamais la compréhension du texte. Le héros est un bel exemple de résilience, il s'exprime librement et Laberge n'en fait jamais une victime, au contraire de Eueee, qui bégaiè et communique par personne interposée (une heureuse idée). Toutefois, le garçon adopte un ton poético-naïf qui provoque un malaise croissant, peut-être en raison de la surenchère d'abjection qui mine la crédibilité du texte. *La rivière du loup* est un récit étrange et perturbateur. Ce roman atypique s'adresse aux lecteurs avisés qui acceptent le défi parfois stimulant de s'absorber dans une lecture déconcertante.

GINETTE BERNATCHEZ

MARIE-CLAUDE GAGNON

Rushes

Hurtubise HMH, Montréal

2005, 169 pages

Insatiable joggeuse, une femme avale chaque jour des kilomètres d'asphalte toujours en quête de nouveaux horizons, d'une perspective flambant neuve sur sa vie esseulée. Un jour où elle décide de taquiner une autre intersection, elle tombe par hasard sur des *rushes*, du matériel excédentaire abandonné par le réalisateur Patrice Leconte. Elle lit toutes les pellicules, coiffées d'un pronom et d'un nom propre. Elle réalise alors que d'autres croulent aussi sous le poids de l'ennui, que son désarroi est partagé. Apparaît Fabien, l'architecte, grand détroqué de la vie civilisée, qui vient de mourir, Jeanne, son ex-femme qui renaît dans l'œil de l'ouragan du divorce. Il y a aussi Joséphine, la fille du couple qui se cherche et se trouve en Cécile, la cycliste franche et rude. Sophie, l'ex-maîtresse de Fabien, un brin mythomane, et Arnaud, dans la calme assurance de ses onze ans, ferment la marche.

Une chose est sûre, Marie-Claude Gagnon a su incarner de manière plus qu'originale des réflexions diverses et désordonnées sur l'humanité. L'amalgame de personnages aussi écartelés par la vie dégage un point de vue pessimiste de l'existence humaine, mais à la fois rassurant : des six, seul Fabien a rendu les armes et ne garde pour boussole qu'une passivité consommée avant de se laisser mourir. Les autres arrivent à se forger une carapace à leur mesure qui les garantit des éclaboussures quotidiennes.

L'écriture elle-même de Marie-Claude Gagnon contient aussi un savoureux mélange. Les méditations des personnages produisent un écho chez le lecteur ; on ne peut s'empêcher d'y penser, longtemps, mais aussi d'être séduit par la vivacité et la poésie qui en émanent. Tout ceci à l'image des six protagonistes qu'on retrouve toutefois difficilement par l'appellation pronomiale en début de chapitre. Si un *je* ou un *tu* va de soi, le *nous* et le *vous* laissent perplexe, car on ne connaît pas toujours l'interlocuteur. Quoi qu'il en soit, l'acuité des mots nous fait rapidement oublier ce détail.

ARIANE OUMET



ALISON LURIE

La vérité et ses conséquences

traduit de l'anglais par Virginie Buhl

Paris, Rivages

2006, 266 pages

Alison Lurie est une auteure prolifique qui excelle dans plusieurs genres. Toutefois, comme c'est souvent le cas, on parle surtout d'elle quand elle publie un nouveau roman. Depuis *Un été à Key West*, paru en 1998, elle avait apparemment délaissé la fiction. Or Lurie, qui aura 80 ans cette année, confirme encore une fois son talent de romancière en signant une tragi-comédie incisive et convaincante. À la lecture de *La vérité et ses conséquences*, force est de constater qu'elle n'a rien perdu de son piquant et de sa clairvoyance.

Dans cette nouvelle œuvre, elle développe avec finesse l'un de ses thèmes préférés : les relations conjugales « distendues », il va sans dire, qui instaurent un climat explosif chez les couples les mieux assortis. Dans le sillage du « 11 septembre », Lurie raconte l'histoire d'Alan et de Jane. Alan enseigne l'architecture à l'Université de Corinth et Jane y travaille également à titre de responsable administrative. Ils mènent une existence comblée, voire facile, jusqu'au jour où Alan est victime d'un banal accident. Lors d'un pique-nique organisé par le Département, il se blesse au dos en glissant sur le gazon mouillé. Dès lors, sa vie devient un véritable enfer.

Le récit s'ouvre sur l'arrivée impromptue d'Alan à la maison. Une heure plus tôt, Jane l'avait laissé à l'université et voilà qu'il était déjà de retour, « en voyant son mari à une quinzaine de mètres, Jane Mackenzie ne le reconnut pas » (p. 7). Alan n'est plus l'homme qu'elle avait épousé seize ans plus tôt. Depuis quinze mois, loin de s'apaiser, ses maux de dos n'ont fait qu'empirer. Alan est devenu un vieil homme malheureux, impatient et aigri, tributaire de son épouse. Jane souhaite sincèrement aider son mari, mais elle est irritée par son attitude cassante. En outre, l'issue de sa maladie ne lui inspire qu'un triste scepticisme.

Puis, en toute équité, Lurie renverse la perspective en nous présentant le point de vue d'Alan. In petto, il reconnaît fort bien son ingratitude envers Jane, mais il ne parvient plus à communiquer avec elle. La douleur, qu'il se représente comme un

lézard diabolique, assiège son corps et son esprit en permanence. Replié sur lui-même, il ne supporte plus que la conversation de *ses semblables*, deux autres éclopés affligés du même mal que lui.

Le récit prend rapidement son élan quand un couple miroir fait son apparition : Delia, l'écrivaine migraineuse et narcissique invitée par l'université, et Henry, son mari obligeant qui s'acquitte apparemment avec bonhomie d'une seule mission : veiller au bien-être de son imprévisible épouse. Jane et Alan jouent avec les mêmes cartes depuis trop longtemps, lorsque la vie leur distribue une nouvelle donne, ils sous-estiment d'abord leur jeu, mais de fil en aiguille, ils seront bien forcés d'en mesurer les « conséquences ».

L'intrigue peu complexe développée dans le roman est sans doute prévisible, mais elle ne manque pas de rigueur. Lurie excelle dans la critique vivifiante du monde universitaire, un milieu qu'elle connaît bien. C'est avec brio qu'elle se livre à l'autopsie perpétuelle des rapports humains. Un sujet porteur, s'il en est, qui ajoute en corollaire une lecture stimulante quand l'auteure possède le génie d'Alison Lurie.

GINETTE BERNATCHEZ

MICHELINE MORISSET

La musique exactement

Québec Amérique, Montréal

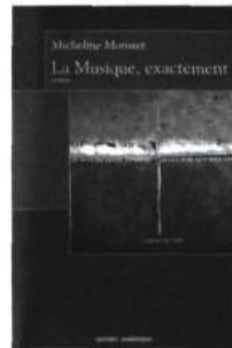
2006, 120 pages

Quatrième œuvre de fiction de Micheline Morisset, qui nous avait donné, en 2002, le très beau *Chant des poissons rouges*, *La musique exactement* aborde les thèmes de l'enfance en allée, de la vieillesse et de la perte tant de l'autonomie que de l'innocence (ou de la naïveté), de la fuite inexorable du temps qui nous entraîne vers la finitude, ainsi que le précise la narratrice, une femme de cinquante-deux ans, revenue dans la Gaspésie de son enfance pour placer sa mère dans un centre d'accueil. « Je suis venue la prévenir, lui prendre la main, la guider vers le Centre » (p. 38), « [j]e suis venue pour parler de la fin des choses » (p. 40). Cette triste démarche, rendue obligatoire parce que la vieille dame (qu'on voit à peine) ne peut plus rester seule, est l'occasion pour la narratrice, fille unique qui a déserté le fleuve pour Montréal, de revivre quelques souvenirs de son enfance. Ce qui l'a marquée, c'est d'abord son père, chanteur

d'opéra, dont elle attend le retour, chaque fin de semaine, lui qui pratique son métier à Montréal. Elle se rend, chaque vendredi soir, à l'intersection, non loin de la demeure familiale, avec sa « petite valise fleurie », pour accueillir son père, qui ne voit dans ce drame qu'une fantaisie d'enfant : « Les hommes qui, de ville en ville, éblouissent sur les scènes se soucient peu du murmure d'une enfant en train de se noyer dans sa tête » (p. 19). Car « il arrive souvent qu'on appelle au secours et que des gens n'y voient qu'un sourire » (p. 56). Partagée entre une mère épuisée et une tante acariâtre, austère, hostile et névrosée qu'elle déteste, la fillette découvre les livres qui, confie-t-elle devenue adulte, « fécondaient mon esprit » et lui procuraient « un bonheur total incapable de concevoir que mon existence ne puisse se calquer sur les aventures des êtres de papier que je fréquentais » (p. 49). Cette solitude s'intensifie au moment des départs répétés du père, lui dont la présence égayait les quelques heures de repos pour elle avant un nouvel abandon. Puis, la fillette découvre que ce père entretenait une liaison avec la femme de son impresario. C'est en quelque sorte la fin de la naïve enfance : elle découpe ligne par ligne les lettres de cette deuxième femme de son père qu'elle colle dans un roman d'Alexandre Dumas que lui avait offert son père pour un anniversaire et qu'elle cache précieusement. Après la mort de son père, elle quitte définitivement la Gaspésie et sa mère, qui a comme arrêté de vivre, pour s'installer à la ville où elle entreprendra des études en art. Elle revient dans son village, au temps présent de la narration, pour se réconcilier avec elle et se promet, en route, de lui dire son amour, car « aimer nous absente. Mais il faudra lui dire, un matin, devant nos peaux écorchées, rappeler qu'aimer, c'est sans fond ».

L'écriture lyrique de Micheline Morisset est tout imprégnée de poésie, d'où se dégage un flot de sentiments et d'émotions, telle « la musique exactement ». Le lecteur reste sous le charme de ce très beau récit, dans lequel la romancière le mène du présent au passé et l'invite à réfléchir, avec sensibilité et non sans réalisme, sur le passage, la fuite du temps et sur l'urgence de régler ses différends avec les gens qu'on aime.

AURÉLIEN BOVIN



ORHAN PAMUK

*Neige*traduit du turc par Jean-François Pérouse
Gallimard, Paris

2005, 490 p.

(Coll. « Du monde entier »)

Un poète turc du début de la quarantaine, timide et triste « comme les héros de Tchekhov » (p. 13), se fait appeler Ka. Il vit en Allemagne depuis douze ans, dans un « trou à rats » (p. 280). Peu porté sur la politique, il est quand même mandaté par un journal d'Istanbul pour se rendre dans la petite ville de Kars, à l'extrême-est de la Turquie, et y « couvrir » les élections municipales. Là-bas, la tension est grande entre un pouvoir d'autant plus autoritaire qu'il se sent menacé et la montée irrépessible d'un islamisme draconien. Ka devra enquêter du même coup sur une vague de suicides qui emporte un nombre inquiétant de jeunes femmes voilées.

Le roman raconte l'errance du poète dans une ville coupée du monde pendant trois jours à cause de la neige qui tombe sans discontinuer, « comme si elle ne devait jamais cesser » (p. 138). Or voilà que des militaires kémalistes profitent de l'isolement de Kars et d'une représentation théâtrale pour fomenter un putsch et épurer la ville de ses éléments islamistes radicaux.

Ainsi, pendant ces journées d'isolement enneigé, la ville devient un microcosme, un véritable laboratoire où le romancier se plaît à observer les réactions des uns et des autres, découvrant avec une rare perspicacité l'âme d'une collectivité partagée entre diverses tendances.

Ka multiplie les rencontres avec les camps adverses et, malgré tous ses efforts pour se distancier, il est comme piégé dans un huis clos où sévissent la dénonciation, la trahison, la torture, le meurtre. Les dialogues habilement conduits prennent souvent la forme de discussions passionnantes à portée idéologique : la relation amour-haine envers l'Europe est un leitmotiv ; la question identitaire est maintes fois et clairement soulevée. On y voit aussi – et c'est peut-être la surprise de ce roman – comment une laïcité imposée n'arrive pas à effacer un questionnement d'ordre religieux, surtout dans un pays musulman à 90 %.

Par ailleurs, Ka est aussi retenu à Kars par son amour pour la belle Ipek, qu'il

veut ramener avec lui à Francfort, dès que les routes seront rouvertes. Enfin, autre aspect non négligeable, Ka retrouve une inspiration poétique qui lui faisait cruellement défaut depuis un bon moment et il rédige plusieurs poèmes pendant son séjour dans la ville-frontière. Ces poèmes, que malheureusement nous ne lirons pas, il les distribue sur les axes d'un symbolique flocon de neige, – entreprise qui paraît un peu dérisoire en regard de l'hécatombe à laquelle il assiste.

Ka, une âme tourmentée, est partagé entre la pitié, une répugnance de plus en plus marquée en face des troubles locaux et sa passion pour Ipek. Devant les divisions de la collectivité, il aspire au bonheur individuel, mais il n'échappera pas, finalement, aux crocs de l'Histoire.

Si Orhan Pamuk est indiscutablement du côté de l'Occident et de la modernité, il laisse toutefois ses nombreux personnages exprimer librement leur point de vue avec leurs convictions, leurs doutes, leurs hésitations, ce qui les rend attachants et confère au roman tout son poids d'humanité.

La neige persistante de février crée un climat oppressant, la petite ville devient une prison, mais en même temps la neige est beauté, enchantement, nostalgie, source de poésie. Ce paradoxe empreint d'ailleurs toute l'œuvre et se matérialise singulièrement dans le thème du double et dans les jeux spéculaires entre le théâtre et la réalité. On aura aussi remarqué certaines reprises phoniques comme Ka, Kars et Kar, « neige » dans la langue turque. Un rapprochement avec le personnage de Kafka s'impose aussi d'emblée.

Neige est un roman foisonnant, d'une grande richesse, captivant de bout en bout, qui prend parfois l'allure d'une fable fellinienne. Certains épisodes confinent au burlesque, comme le putsch lui-même, qui débute sur une scène de théâtre : Pamuk n'hésite pas à mélanger les genres et les registres. Il brosse un tableau saisissant, sans complaisance, de la Turquie d'avant les réformes et les attentats de novembre 2003, une contrée en proie à ses démons intérieurs, notamment la question lancinante des minorités kurde et arménienne.

Orhan Pamuk, dont le génie n'a d'égal que le courage, a su mener à bien un travail exemplaire de romancier pour transcender l'analyse politique et saisir

dans toutes ses ambivalences l'âme d'un pays fascinant.

ANDRÉ BERTHIAUME

DANIEL POLIQUIN

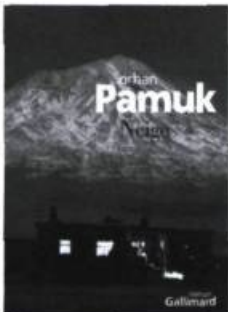
La kermesse

Boréal, Montréal

2006, 328 pages

Automne 1914. Alors que la France, labourée par les tranchées, crie sous les bombes, Lusignan défille avec le régiment Princess Pat lancé à la défense de l'Empire. Enrôlé à titre d'interprète, il a pour mission d'annoncer la mort aux familles canadiennes éplorées. Ce n'est pourtant pas ce devoir exécuté « à la chaîne », presque stoïquement, qui bouleversera son existence, ni l'absurdité de la guerre, ni la mort de ses compagnons d'arme. S'il revient au Canada sain de corps et d'esprit, tout son univers se voit à jamais transformé par une découverte cinglante : la certitude qu'il est en ce monde un homme, Essiambre d'Argenteuil, capable d'exercer sur lui un ascendant tel « qu'il sera prêt à s'agenouiller devant lui et à remettre sa vie entre ses mains » (quatrième de couverture).

Le souvenir obsédant du « seul homme [à l'avoir] aimé dans sa chair » (p. 39) ne fera que raviver le sentiment de vide intérieur qui étire Lusignan depuis toujours. Ainsi débute, à son retour d'Europe, une longue série de réminiscences, prenant racine dans l'enfance troublée auprès d'une mère dévote internée et d'un père silencieux dans sa souffrance, qui l'amèneront à « conjurer la solitude en causant avec les absents de [la] vie » (p. 35). L'absence est inéluctablement lourde chez Lusignan, n'épargnant aucun épisode de sa longue errance : il connaît tour à tour l'abandon de sa mère, le rejet de ses camarades de classe séminaristes, la bouderie d'un public lecteur qui lui appose l'étiquette d'auteur à scandale, la solitude du soldat qui ne pas fait une « bonne guerre » et, surtout, le vide sentimental causé par la disparition d'Essiambre, elle-même supplantée par l'indifférence d'Amalia Driscoll, fausse fiancée en pleurs d'Argenteuil, ainsi que l'absence de Concorde, la petite bonne du Flatte. Incessamment, Lusignan existe à travers les autres et « continue d'aimer [ses] absents dans les compagnons que la vie [lui] laisse » (p. 289). Il a jusque perdu à jamais « l'envie de se faire un nom »



(p. 70) et passe les dernières années de sa vie dans l'attente, puisqu'il en « a le temps » (p. 326).

La kermesse de Daniel Poliquin n'est pas seulement l'ouvrage d'un écrivain au meilleur de sa forme : il s'agit aussi d'un portrait saisissant d'une société en plein bouleversement à travers le regard extralucide, ironique et tendre à la fois, de l'acteur principal. L'auteur nous entraîne dans une intrigue au déroulement des plus inattendus, à la suite de personnages plus grands que nature que nous ne sommes pas prêts d'oublier. On a peine à refermer le bouquin aux petites heures du matin malgré nos paupières lourdes.

SYLVIE DUFOUR

PINSON DU CHAMP D'AIL

Du plomb comme pourboire

Éditions JCL, Chicoutimi

2006, 327 pages

(Coll. « Couche-tard »)

Clement Martel a choisi de signer son premier roman du pseudonyme de Pinson du Champ d'Ail, évoquant ainsi Pinson du Terrail, le créateur de Rocambole, que plus personne ne lit mais dont la postérité a retenu, de son héros, l'adjectif servant à désigner des aventures où tout peut arriver. Avec *Du plomb comme pourboire*, Martel s'inscrit dans la lignée de Frédéric Dard (San Antonio), mais surtout, il vise à occuper l'espace laissé vacant au Québec par François-Marie Gérin-Lajoie (Papartchu Dropaôtt, quatre titres de 1976 à 1980), créant comme eux un personnage-narrateur qui se présente aussi comme l'auteur de ses propres aventures policières, et qui constamment interpelle le lecteur, incluant celui-ci dans la fiction ou lui rappelant, au contraire, sa propre nature fictive. La parenté avec ses prédécesseurs se poursuit encore dans l'importance accordée au langage, Pinson du Champ d'Ail faisant de son livre une véritable fête des mots.

Mais son personnage a la particularité de n'avoir aucun lien avec la police, officielle ou privée : celui qui mène l'enquête est serveur dans un restaurant (et assistant-gérant durant les vacances de la patronne). Remplaçant au pied levé le livreur habituel, Pinson se fait tirer dessus et échappe de justesse à la mort. Il mènera dès lors sa propre enquête sur le livreur, cible réelle des tueurs qui l'ont accueilli avec du plomb, enquête qui le mènera

de Chicoutimi à Montréal, et qui lui permettra de comprendre le fin mot d'une histoire véritablement rocambolesque, où des truands minables, trafiquants de drogue sans envergure, sont les dépositaires d'une recette visant à créer la dépendance dès le plus jeune âge.

L'auteur ne se soucie guère de vraisemblance ; là n'est pas son propos. Son récit, bien construit, contenant les ingrédients de base de toute intrigue policière, est fait de digressions, de commentaires, de réflexions sur la société, sur la vie amoureuse, sur la jeunesse (le narrateur n'a pourtant qu'une trentaine d'années!).

Mais l'intérêt de son roman tient surtout à sa narration, impertinente, festive, amusante, précieuse, débridée, d'une intelligence réjouissante. Le narrateur apostrophe son lecteur, l'insulte parfois, en rajoute par de nombreuses notes en bas de page qui sont autant de commentaires de l'auteur sur son propre humour. C'est là que réside l'originalité de Martel, et tout le pouvoir de séduction de son écriture. Et son Pinson, serveur comme il ne s'en fait guère, nous sert tout un plat.

GILLES PERRON



THÉÂTRE

MICHEL TREMBLAY

Bonbons assortis au théâtre

Leméac, Montréal

2006, 106 pages

Michel Tremblay voit le jour dans un quartier populaire de Montréal le 25 juin 1942. L'enfant grandit sous une table de cuisine, cachette digne d'un espion avide de propos salés, entouré de pieds et de bas de robes révélant des bouts de jambes d'adultes en train de parler de choses et d'autres : « Y va finir renifleux de cançons, c't'enfant-là, c'est moi qui vous le dit ! » (p. 14). Tout le monde connaît la cachette du petit Michel, mais il arrive tout de même que « les vraies choses » se disent comme s'il n'était pas là ; et c'est justement pour assister à ces moments d'oublis que l'enfant – ici joué par un homme de 60 ans – veille, silencieux, sous la table. Lecteurs et spectateurs reconnaîtront d'ailleurs ces brefs instants en voyant une femme, car il s'agit d'un univers presque exclusivement peuplé de femmes, montrer le dessous de la table, afin de rappeler à celle qui aura levé le voile sur les vraies choses que « la grande oreille est en train d'écrire son rapport de la soirée » (p. 18).

Faisant suite aux souvenirs d'enfance des *Vues animées* (1990), des *Douze coups de théâtre* (1992) et d'*Un ange cornu avec des ailes de tôle* (1994), les huit récits autobiographiques de *Bonbons assortis* (2002) sont ici repris en deux actes plus condensés, passant, avec toute l'apparente facilité qu'apporte le travail de l'écrivain, du mauvais cadeau de noces à la chasse aux boules de feu dans cette fameuse maison de la rue Fabre que les lecteurs des « Chroniques du Plateau-Mont-Royal » (1978-1997) retrouveront en même temps que le goût de tout relire. Il serait par ailleurs difficile de ne pas s'émerveiller devant autant d'authenticité, dans la mesure où celle-ci nous vient précisément d'un auteur qui a déjà eu la lucidité de remettre en question l'intérêt littéraire du genre autobiographique : « À quoi ça sert de conter ta vie si t'en inventes pas des bouts ? »

DAVID LEBLANC

